Le vitrail circulaire
de l'église Notre-Dame de l'Assomption
de Verrières le Buisson

Cet exposé a pour but de décrire le vitrail circulaire situé au dessus du porche de l'église Notre-Dame de l'Assomption à Verrières le Buisson, sachant qu'il répond à un programme iconographique délibéré et que son rôle est d'aider la pratique religieuse des fidèles qui fréquentent cette église. Nous verrons que l'artiste a placé dans ce vitrail les grands mystères de la foi chrétienne. Cet exposé sera suivi d'une réflexion plus générale sur la représentation de Dieu dans les œuvres d'art.

Le remplage de cette verrière, c'est-à-dire son « ossature » en pierres, a récemment été reconstruit à l'identique de ce qu'il était précédemment. Il datait du XVème siècle. Ce n'est pas une rosace comme dans l'art gothique rayonnant mais un motif flamboyant, caractérisé par des « flammes » incurvées vers le haut. Toutes les voûtes de cette église confirment ce style. Dans le gothique rayonnant comme à Notre-Dame de Paris les nervures des voûtes reposent sur des chapiteaux qui reportent leur poids sur des piliers fasciculés, c'est-à-dire entourés de fines colonnettes. Ici, dans le gothique flamboyant, il n'y a plus de chapiteaux ; les nervures s'insèrent directement dans le fût des colonnes qui restent lisses. Rien n'arrête le regard des fidèles du socle des piliers jusqu'à la voûte ; rien ne doit arrêter l'élévation de leur âme vers Dieu.

La verrière elle-même a été posée en 1882. Le peintre-verrier, Claudius Lavergne (1814-1887), a dû se plier aux contraintes imposées par le remplage qui préexistait depuis des siècles, mais *c'est en référence aux pratiques religieuses de cette fin du XIXème siècle, qu'il faut examiner l'œuvre graphique qu'il a réalisée.*

Remarquons les fleurs de forme géométrique et les vases semblables à ceux qu'on intercalait entre les chandeliers, à cette époque-là, sur l'entablement des autels. On s'attendrait à ce que les fleurs représentées soient des roses trémières, que l'on considérait alors comme les plus belles fleurs de l'été, qui se ressemaient facilement dans les jardins et qui convenaient bien à la confection de bouquets. Mais nous constatons que le l'artiste n'a pas représenté les caractères botaniques de fleurs nettement identifiables. Son propos n'était pas de décrire la nature environnante mais d'illustrer une attitude religieuse inhérente à la nature humaine. Toute fleur marque l'estime que l'on porte à la personne à qui on l'offre. Celles-ci manifestent la vénération des fidèles envers Jésus et Marie, représentés en haut du vitrail. Il faut se situer face à cette verrière comme on prend place devant un « reposoir », c'est-à-dire dans une chapelle fleurie où l'on est venu adorer Dieu en silence, sans souci du temps qui passe.

Ces fleurs ont aussi une signification plus spécifique de la Vierge Marie. On voit bien que les six fleurs roses sur fond d'étoiles se rapportent directement à la Vierge, qui est elle aussi représentée sur fond d'étoiles. On s'adresse à elle dans la prière des litanies, dont nous parlerons plus loin, sous les vocables

ROSA MYSTICA	ROSE MYSTIQUE
VAS HONORÁBILE	VASE HONORABLE

On vénère ainsi Marie par des *comparaisons* qui évoquent ce qu'elle est, *une personne mystique, digne d'être honorée.*

Dans cinq des six médaillons, l'artiste a représenté un miroir au cadre doré, dans le style de son époque. On peut remarquer que la Vierge Marie est invoquée dans la même prière des litanies sous l'expression *miroir de justice*, mais ce n'est qu'une occurrence isolée du mot miroir parmi bien d'autres mots. Quand on parcourt les missels de la fin du XIXème siècle, on constate que Marie est fréquemment présentée dans les explications en français comme le *miroir* qui reflète soit la sagesse divine, soit les splendeurs de la « cité céleste », dont elle a une connaissance directe appelée *vision béatifique.* Faute de savoir avec certitude ce que l'artiste a voulu faire, nous allons seulement constater que ces miroirs jouent ici le rôle de limites graphiques entre deux sortes d'objets représentés, entre disons la terre et le ciel. Ce qui se trouve à l'extérieur des médaillons, fleurs et chandeliers, appartient au monde *temporel*, tandis que ce qui figure à l'intérieur décrit le milieu *spirituel.*

Les motifs représentés dans les médaillons sont appelés à tort des « symboles ». En réalité ils n'établissent pas des correspondances subjectives et incertaines entre des sensations et des sentiments, comme Baudelaire le faisait à la même époque dans ses poèmes. Ce sont des *signes convenus* qui représentent de façon visible des réalités invisibles. On peut les comparer à des idéogrammes qu'il faut apprendre à lire, mais qui ne laissent aucune place au flou ou au doute. Ils se fondent sur une correspondance claire entre *des éléments du langage* utilisés dans les prières, *les vocables*, et des *éléments graphiques* placés sur le vitrail, *les motifs.* La différence entre ces éléments tient à ce que les êtres humains disposent par nature de deux façons d'extérioriser leur sensibilité, d'une part en s'entourant d'une ambiance musicale et poétique, d'autre part en organisant l'espace selon des formes et des couleurs, mais les réalités spirituelles décrites sont les mêmes. Cette façon de concevoir l'art religieux est très contestée de nos jours, et le XXème siècle nous a habitués à observer des œuvres spontanées où des artistes représentent directement ce qu'ils ressentent en eux. Ce n'était pas le cas de Claudius Lavergne, qui avait été en 1839, alors qu'il voyageait en Italie, l'un des fondateurs de *Confrérie de Saint Jean*, avec le dominicain bien connu Henri-Dominique Lacordaire (1802-1861). Cette confrérie se proposait de lier l'art chrétien à la pratique religieuse. Évitons, s'il vous plaît, l'erreur la plus commune des critiques d'art, qui attribuent à un artiste la démarche d'un autre. Ici cet artiste s'est astreint à rédiger une *« page d'écriture »* en utilisant comme signes des *motifs*. Cette page, il l'a adressée aux fidèles qui sortent de l'église, pour leur rappeler ce qu'ils viennent de vivre dans la liturgie. C'est elle que nous avons à lire, telle qu'il nous l'a léguée, sans y ajouter des démarches différentes de la sienne.

Cet artiste s'est laissé guider par une prière très connue, *les litanies de la Bienheureuse Vierge Marie*, dont il a extrait cinq invocations, que nous allons découvrir dans la suite de la note. Il s'agit d'une longue suite d'invocations, dont chacune est suivie de la formule répétitive ORA PRO NOBIS, PRIE POUR NOUS. Ce texte composite, considéré comme très ancien, était devenue un « exercice de piété » très populaire. De fait il avait été approuvé quatre siècles plus tôt, en 1587 par le pape Sixte-Quint, sous le nom de *litanies de Lorette* et regroupait des prières plus anciennes encore. Certains chrétiens viennent à l'église réciter les litanies, en plus de la messe et des vêpres. Les invocations ne s'enchaînent pas pour former un itinéraire mystique défini d'avance, pas plus que les autres prières du missel. Mais il arrive qu'un jour telle ou telle phrase particulière interpelle la personne en prière, selon ses propres besoins, et lui fait prendre conscience que la Bienheureuse Vierge peut lui donner accès à Jésus. Cette conviction deviendra le fondement de son propre cheminement vers Dieu. Citons quelques vocables qui ne se trouvent pas sur le vitrail, mais qui sont assez clairs pour qu'on devine les circonstances dans lesquelles la personne en prière est ainsi amenée à les reprendre à son compte :

MATER BONI CONSÍLII	MÈRE DE BON CONSEIL
SALUS INFIRMÓRUM	SALUT DES INFIRMES
REFUGÍUM PECCATÓRUM	REFUGE DES PÉCHEURS
CONSOLÁTRIX AFFLICTÓRUM	CONSOLATRICE DES AFFLIGÉS

Mais restons-en à ce qui est effectivement représenté sur le vitrail.

Dans cet exposé, les citations latines sont reprises d'un missel du XIXème siècle, avec leur ponctuation et l'accentuation des mots d'au moins trois syllabes. Par contre, les traductions sont en français de l'an deux mil, ce qui ne change en rien leur signification. Notons aussi que les photos ont été retouchées et détourées.

le premier médaillon

Bien qu'il ait été conçu dans les temps modernes ce vitrail a gardé la disposition qui était la plus commune au moyen-âge : il se lit de bas en haut et, à chaque niveau, de gauche à droite. Nous commençons donc par le médaillon du bas qui illustre une invocation figurant dans les litanies de la Bienheureuse Vierge Marie :

DOMUS ÁUREA	MAISON D'OR

L'idée que le sanctuaire d'une divinité se doive d'être une maison en or remonte à l'antiquité, et nous en avons une preuve tragique dans le fait que l'empereur Néron, qui voulait dans sa folie se faire lui-même invoquer comme le « divin César » avait appelé sa maison de Rome « la maison d'or ». Mais ici *la personne que nous invoquons, la Vierge Marie, n'habite pas la maison ; elle est elle-même la maison.* La porte en est grand ouverte pour donner un libre accès à celui y habite, Notre Seigneur Jésus-Christ. Remarquons que c'est la face intérieure des vantaux de la porte qui est dorée, de même que dans la liturgie c'est l'intérieur des tabernacles, des ciboires et des calices qui est doré. Dieu réside à l'intérieur.

Il faut monter à la tribune ou bien se servir de jumelles puissantes, pour voir de près les détails. Au dessus de la maison, il y a une lumière éblouissante, comme un soleil levant. Sur l'entablement, soutenu par des arcs de décharge, se trouve un socle surmonté d'une statue. Il porte l'inscription :

AGNUS DEI	AGNEAU DE DIEU

Ce vocable a été attribué à Jésus par Jean Baptiste ; il est repris universellement par les chrétiens dans la liturgie de toutes les messes ; il est compréhensible par toute assemblée chrétienne. La statue représente un agneau, portant l'auréole du Christ, tenant une croix et un étendard lui-même marqué d'une croix; ce motif est également bien connu des chrétiens ; c'est l'Agneau mystique, que l'on voit souvent sur la porte des tabernacles dans les églises.

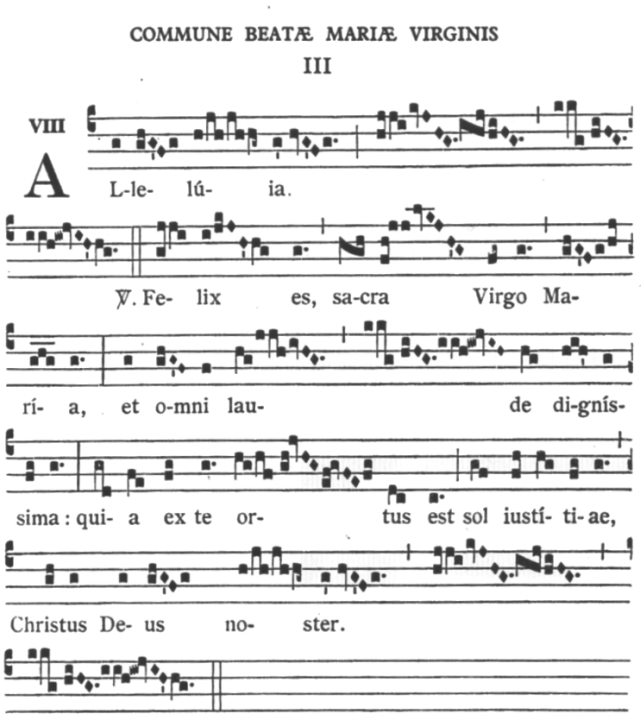
Nous retrouverons l'étendard sur le troisième médaillon.

L'agneau mystique est utilisé ici de deux façons. Au fronton de la maison d'or, il désigne celui qui y demeure, Jésus-Christ. Devant la lumière, il présente Jésus comme un soleil. L'Évangile rapporte que Jean, qui baptisait des pénitents dans les eaux du Jourdain, vit un jour Jésus venir vers lui. Il s'écria : « Voici *l'Agneau de Dieu* qui enlève le péché du monde ! » (Jean 1,29). Sachant que Jésus n'avait pas besoin de se convertir, il se refusait à le baptiser. Mais Jésus lui a dit : « Laisse faire ! C'est de cette façon que nous devons accomplir toute justice ». (Matthieu 3,15) Il faut bien comprendre que le mot *« justice »* signifie ici *« ajustement à la volonté de Dieu »*. Dieu seul peut « justifier » les hommes, comme autrefois il avait « rendu juste » l'homme de foi qu'était Abraham. Jésus se présentait donc lui-même à Jean Baptiste comme *le dispensateur de la justice de Dieu.*

Un vocable explique l'utilisation d'un soleil comme motif pour représenter Jésus-Christ :

SOL IUSTITIÆ	SOLEIL DE JUSTICE

Il se trouve dans le verset d'acclamation de l'Évangile que l'on chantait à la *fête de la Visitation*, fixée alors au 2 juillet. Musicalement, c'est l'un des plus festifs qui soit, surpassant même celui du 15 août. On le retrouve aujourd'hui dans le « commun » de la Vierge Marie, mais il est utile de le reproduire ici, car les missels actuels placent cette fête de la Visitation, qui célèbre le séjour de la Vierge Marie chez sa cousine Élisabeth, à une autre date avec des textes différents : elle clôture maintenant le mois de Marie, le 31 mai.



Alleluia.

Heureuse êtes-vous, sainte Vierge Marie,

et bien digne de toute louange,

puisque de vous s'est levé le soleil de justice,

Christ notre Dieu.

La lecture des œuvres religieuses

Avant d'aborder la lecture des autres médaillons, il est utile de comprendre comment les chrétiens se représentent cette affirmation qu'une femme, Marie, puisse être la *demeure de Dieu parmi les hommes.* Les habitants de Verrières ne sont pas, sauf exception, des théologiens se plaisant à manier des abstractions.. Il faut bien qu'ils aient en tête une représentation simple pour ordonner les prières qu'ils font et exprimer les événements de leur propre vie. Si naïfs soient-ils, ils comprennent bien que Dieu ne peut pas résider en totalité dans une personne humaine limitée. Le catéchisme leur enseigne qu'il est Tout-Puissant, Parfaitement-Bon, Omniprésent et Omniscient. Pour la philosophie ambiante, héritée des grecs, Dieu est l'Être suprême, tel qu'on ne peut imaginer aucun autre être qui le surpasse. Il n'est pas question de l'enfermer où que ce soit. Mais la *conception du monde* véhiculée par le christianisme est différente de celle des philosophes. La voici, résumée en quelques phrases.

- Parmi tout ce qui existe, il faut faire une distinction très stricte entre ce qui est incréé, appelé Dieu, et ce qui est créé par lui. Cette croyance en un Dieu créateur est spécifique des religions qui se réfèrent au premier livre de la Bible, la Genèse.
- Pour sa part, l'univers créé, le cosmos, est constitué de deux ordres de réalité, le *temporel* et le *spirituel.* Il ne faut pas confondre cette deuxième distinction avec la première. On la trouve exprimée de façons diverses dans toutes les religions, dès lors que leurs adeptes se livrent à des méditations et des exercices tendant vers une *transcendance.*
- Les personnes humaines possèdent *par nature* les capacités pour vivre *à la fois dans le monde temporel et dans le milieu spirituel,* même si, comme nous le dirons plus loin, ils n'en ont pas un usage inné.
- Jésus-Christ, qui est incréé, a pris en outre les aptitudes d'une personne humaine créée. Cela, c'est spécifique du christianisme. Il possède donc deux volontés, divine et humaine, mais sa volonté humaine se soumet immédiatement, c'est-à-dire sans délai et sans intermédiaire, à sa volonté divine, en sorte qu'il existe en lui une parfaite cohérence. (3ème concile de Constantinople, session 18, 16 septembre 681)
- Les hommes ne peuvent connaître que la personne humaine de Jésus-Christ, mais par elle ils peuvent être associés à sa divinité.

C'est par *sa personne humaine que* Jésus-Christ prend pour demeure la Vierge Marie, mais son unité constitutive fait que *sa divinité* lui est intimement unie. C'est également cette unité du Christ qui explique les multiples relations que les fidèles entretiennent avec lui dans leurs méditations. C'est parce qu'il est *indissociablement* vrai Dieu et vrai homme, qu'ils le rencontrent comme un maître infaillible, comme un modèle parfait à imiter, comme un frère omniprésent, etc. Pour ce qui est de notre propos, si nous refusions de raisonner dans ce cadre de pensée, qui était celui de l'artiste, le vitrail deviendrait illisible.

Un critique d'art ne peut pas aborder une œuvre religieuse en ignorant ce qu'est *l'âme* de l'homme, celle de l'artiste qui l'a réalisée et celle de celui qui va en tirer profit. Cette âme n'est définie que par les facultés qu'on lui reconnaît, différentes selon les personnes qui utilisent ce mot et les circonstances dans lesquelles elles se trouvent. Certaines de ces facultés sont héritées de l'antique philosophie grecque, parmi lesquelles *l'unification de l'être* et *sa mise en mouvement.* D'autres proviennent du judaïsme, notamment *le souffle de vie*. D'autres encore, comme *la compassion,* sont mondialement connues puisqu'elles sont nécessaires aux relations entre les hommes. Et puis d'autres sens du mot âme se sont ajoutés au long des siècles, par exemple *les états d'âme des romantiques*. Il faut compter aussi avec les gens qui évitent d'employer le mot âme et parlent de l'esprit positif, limité à la *pensée rationnelle.* Tous ces sens sont valables lorsqu'ils sont utiles, mais il convient de préciser devant chaque œuvre d'art ceux qu'il convient d'utiliser. Un critère de tri pratique, dans la mesure où l'on sait ce que le réalisateur de l'œuvre a voulu faire, est le suivant :

- D'une part, il y a des fonctions qui impliquent que l'âme ne se serve que des *aptitudes corporelles.* Osons une comparaison de notre époque ; *l'âme est supportée par le corps* comme un logiciel est *supporté* par un ordinateur matériel. Sans le corps, sans le système nerveux et sans le système hormonal, l'âme ne peut rien faire. Ce sont les *capacités mentales.*
- D'autre part, il y a des fonctions qui impliquent que *l'âme participe au milieu spirituel,* qui est distinct, bien que non disjoint, du monde matériel. Ce sont les *facultés spirituelles.*

Ce tri ne peut pas être fait de façon universelle. Les agnostiques prétendent ne rien pouvoir connaître d'autre que ce qui leur vient par les aptitudes corporelles, mais cela ne satisfait pas les spiritualistes qui ont besoin d'autre chose. Inversement les spiritualistes prétendent avoir accès à un ordre de réalité transcendant, mais cela n'a aucun sens pour les agnostiques. Ici, nous le savons déjà, nous sommes devant une œuvre spiritualiste.

Le critique d'art va donc rencontrer dans cette œuvre des éléments graphiques appartenant à deux registres.

- D'une part, il aura sous les yeux des représentations qu'il connaît déjà par ailleurs, provenant de la *vie physiologique et mentale* de l'artiste. Elles expriment des activités corporelles, intellectuelles, morales, sentimentales, etc.
- d'autre part, il va constater l'existence de signes convenus, dont il devra apprendre la signification, qui sont là pour illustrer la vie spirituelle. S'il est agnostique, il les considérera, à l'instar de Ernest Renan (1823-1892) ou du docteur Alexis Carrel (1873-1944), comme des *métaphores*.

le deuxième médaillon

Au niveau suivant, le vitrail comporte deux médaillons qui représentent des tours. Il ne faut pas interpréter de telles images en dehors de leur contexte, car elles peuvent avoir des significations variées dans l'art religieux. Parfois les tours rappellent celle que les hommes avaient entrepris de bâtir à Babel pour s'élever par leurs propres forces vers le ciel. Dans d'autres cas, ce sont des ouvrages de défense contre des assaillants puissamment armés. Ici, ce sont deux tours dont les noms apparaissent dans le *Cantique des cantiques*, la TOUR D'IVOIRE et la TOUR DE DAVID.

Que tu es belle, ma Bien-aimée, que tu es belle !
Ton cou est la tour de David, bâtie comme une forteresse.
Ton cou est une tour d'ivoire. Cantique 4,1 4,4 7,4

Ce Cantique, qui reprend paraît-il d'antiques poèmes mésopotamiens, a été introduit dans la Bible en grec au IIIème siècle avant Jésus-Christ. Il se présente comme le dialogue amoureux entre un Bien-aimé et sa Bien-aimée. Les images poétiques nous surprennent mais nous paraissent si attachantes que nous serions tenté de les appliquer sans précautions au vitrail que nous avons devant les yeux. Ce serait une erreur. En effet, dans le Cantique des cantiques les tours vantent des *aspects partiels de la beauté de la Bien-aimée*, alors que dans la prière chrétienne c'est *la Vierge Marie tout entière* qui est désignée comme une tour. Pour rester dans le cadre de pensée chrétien, c'est à nouveau dans les litanies de la Vierge qu'il faut chercher les vocables correspondant à ces motifs. Ils s'y retrouvent, mais leur sens n'est plus tout-à-fait le même que dans le Cantique.

Conservons le point de vue déjà adopté pour analyser le premier médaillon, que Jésus-Christ a établi sa demeure en Marie. Dans le médaillon de gauche celle-ci est comparée à une tour resplendissante, d'une blancheur immaculée, faite d'un matériau compact et précieux, l'ivoire. Ce motif illustre l'invocation :

TURRIS EBURNEA	TOUR D'IVOIRE

On reconnaît cette tour à ce que les ouvertures en sont murées ; les fenêtres sont de la même couleur que la maçonnerie ; le porte n'a jamais été ouverte puisqu'elle ne possède ni gonds ni serrures : ce qu'elle renferme n'est pas accessible. Marie est *intacta, intouchée.*

Jésus a été ainsi *enfermé* dans le corps de sa mère durant les neuf mois précédant sa naissance. De l'Annonciation à la Nativité, sa venue prochaine est passée inaperçue des hommes, sauf de quelques-uns, Joseph, Zacharie, Élisabeth. La situation qui était alors la sienne n'est connue que par un épisode historique particulier. Marie porteuse de Jésus se rendit chez sa cousine Élisabeth, elle-même porteuse d'un enfant, Jean, le futur Baptiste. Quand Élisabeth entendit la salutation de Marie, *l'enfant qu'elle portait tressaillit en elle*. Elle fut alors emplie de l'Esprit Saint et s'écria d'une voix forte : « Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni. Comment ai-je le bonheur que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ? Car, lorsque j'ai entendu tes paroles de salutation, *l'enfant a tressailli d'allégresse au dedans de moi.* Ces quelques lignes sont pleines d'enseignement. C'est *spirituellement* que Jean a pu reconnaître Jésus dont il était séparé *corporellement.* Quant à Élisabeth, elle a reçu également une connaissance d'origine spirituelle. Ce tressaillement de Jean était un événement dont on ne peut que s'émerveiller, disons un miracle : *c'était une manifestation du spirituel dans le temporel.*

Pour la plupart, les êtres humains méconnaissent cette correspondance entre les événements observables dans le temps et leur contrepartie éternelle, hors du temps. Certes ils participent secrètement à la réalité spirituelle, mais elle ne se manifeste pas clairement dans leur champ de conscience et ils repèrent leurs propres élans mystiques par rapport au seul monde physique. Ils sont comme Jacob à Béthel, qui désignait comme lieu de la présence divine la pierre sur laquelle il avait dormi. Ce n'est pas le cas des fidèles de cette église qui sont habitués par des *examens de conscience* réguliers à comparer leurs propres faits et gestes aux exigences divines, telles qu'elles leur sont révélées par l'Église.

Dans le vocabulaire chrétien le mot *mystère* désigne les réalités spirituelles révélées, qu'on ne peut pas découvrir par la seule raison humaine. Ici, il s'agit du

MYSTÈRE DE L'INCARNATION

Les fidèles savent par cœur la formulation de ce mystère qui se trouve dans le Credo qu'ils chantent debout à la grand-messe. Ils utilisent une harmonisation très populaire en France, composée par Henry Du Mont (1610-1684) ; elle est plus facile à chanter et s'intériorise mieux que le plain-chant de Rome.

Qui propter nos hómines et propter nostram salútem descendit de cœlis	Pour nous les hommes, et pour notre salut, il descendit du ciel ;
Et incarnátus est de Spíritu santo ex María Virgíne,	Par l'Esprit Saint, il a pris chair de la Vierge Marie,
et homo factus est.	et s'est fait homme.

À ces derniers mots, l'assemblée s'agenouille et prend un temps de silence.

L'incarnation de Dieu en la personne humaine de Jésus-Christ est liée, du point de vue théologique, à la problématique du péché originel. Le premier livre de la Bible, la Genèse, décrit de façon imagée le jardin d'Éden où l'homme, *conforme à sa nature crée par Dieu,* vit en intimité avec lui. Il est clair que les hommes ne vivent pas dans un tel paradis ; ils n'ont pas conscience de la proximité de Dieu ; ils ne disposent pas de la faculté de le rencontrer. C'est l'absence de cette faculté qu'on appelle le *péché.* Une erreur de raisonnement consisterait à chercher dans les lois de l'hérédité pourquoi ce péché se transmet dans le genre humain ; ce serait une fausse question car il n'y a pas lieu d'étudier la transmission de caractères qui n'existent pas. Les biologistes ne cherchent pas pourquoi les descendants des poissons n'ont pas d'ailes, ni pourquoi les descendants des oiseaux n'ont pas de nageoires. La situation n'a pas changé : tout enfant qui vient au monde possède de façon innée les facultés nécessaires à sa vie spirituelle, mais il lui manque la relation à Dieu ; *sa nature est amputée d'une fonction qu'elle devrait avoir.* Une tradition dans l'Église est de désigner cette dégradation de la nature humaine par l'expression imagée de *tache originelle* ; il faut bien comprendre qu'on ne se représente pas cette tache comme un apport de couleur noire, mais comme le retrait de la couleur blanche, comme un *manque de pureté*. Les facultés spirituelles des hommes sont orientées par Jésus-Christ, qui est la *vraie lumière éclairant tout homme venant au monde* (Jean 1,9), mais la restauration de leur nature défaillante nécessite une nouvelle intervention divine, une *nouvelle création.* Les mystiques chrétiens aspirent à ce nouvel état, qui ne sera jamais effectif ici-bas, où ils verront Dieu non plus comme dans un miroir mais face à face. (1 Corinthiens 13,12)

C'est cette spiritualité qui est enseignée ici à Verrières, et ce sont les fidèles qui la pratiquent qui s'interrogent sur la personne de la Vierge Marie. Est-il concevable, se demandent-ils, qu'une femme qui est *par nature séparée de Dieu* puisse avoir en elle Jésus, *lui-même inséparable de sa personne divine* ? La réponse de l'Église est que *Marie n'est pas séparée de Dieu* ; elle a été préservée intacte de toute souillure du péché originel. Cela n'implique pas que le Créateur lui ait ôté la part de liberté qu'il accorde à tout être humain, incluant la possibilité de faillir à sa mission, mais seulement que, connaissant tout à la fois le passé et

l'avenir, il a toujours su qu'elle ne faillirait pas. Dieu est amoureux de sa créature ; l n'a pas voulu la priver de sa liberté en agissant directement en elle, ce qui aurait été une autre façon de la détruire. C 'est pourquoi il avait sollicité d'elle, lors de l'annonciation, qu'elle accepte librement ce dessein. Elle avait répondu à l'ange du Seigneur :

Fiat mihi secúndum verbum tuum	Qu'il me soit fait selon ta parole.

Les fidèles de la fin du XIXème siècle ne disposaient, en fait de documentation, que de leur missel. Voici quel était alors le verset d'acclamation de l'Évangile en la fête de l'Immaculée Conception le 8 décembre :

Allelúia, allelúia.	Alléluia, alléluia.
Tota pulchra es, María,	Vous êtes toute belle, ô Marie,
et mácula originális non est in te.	et la tache originelle n'est pas en vous.
Allelúia.	Alléluia

Ainsi le simple motif d'une tour précieuse dépourvue d'ouvertures est le rappel, *pour ceux qui en vivent*, de tout un pan de la mystique chrétienne. Ne traitons pas trop légèrement ce qui est, *pour eux*, une vie de prière riche et foisonnante. Sans que nous ayons à le répéter, le même conseil concernera aussi les autres motifs du vitrail.

le troisième médaillon

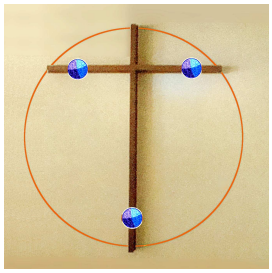
Voici une deuxième tour. Pour entrer dans la signification de ce motif, il faut connaître une orientation spécifique de la vie chrétienne, qui existe depuis les apôtres et qui existera toujours, consistant à

lier les efforts que l'on fait pour se rapprocher de Dieu
aux demandes qu'on lui adresse d'être indulgent pour soi et pour autrui.

Les chrétiens qui désirent approfondir leur foi font des retraites auprès de moines-ermites ou dans des monastères. À la fin du XIXème siècle cette forme de dévotion est devenue particulièrement manifeste dans le catholicisme, par la volonté du pape Léon XIII qui a proposé des exercices de piété mieux adaptés à la vie dans les paroisses, parmi lesquels la récitation de *prières indulgenciées* et la multiplication de pèlerinages locaux. Les évêques désignaient alors aux fidèles des *autels privilégiés* vers lesquels ils viendraient, seuls ou en groupes, pour trouver un accueil comparable à celui des moines et recevoir les sacrements. Ces démarches de pénitence permettaient aux pèlerins d'obtenir l'indulgence de Dieu pour leurs propres péchés et celui des autres hommes.

Dans l'observation de ce vitrail, il faut se méfier des anachronismes. Le motif de la tour ne s'explique que par trois prières, qui étaient bien connues depuis le plus haut moyen-âge, et qui allaient être « indulgenciées » par le pape Léon XIII quelques années plus tard. Mais en 1882, elles ne l'étaient pas encore. Il ne faut donc pas imaginer que les paroissiens de Verrières étaient préoccupés de se procurer des indulgences, et encore moins qu'ils connaissaient la *doctrine des indulgences* telle qu'elle s'est développée par la suite. Ils pratiquaient seulement une forme de piété traditionnelle, qui leur était proposée par les prédicateurs, et qui les unissait à l'Église tout entière. Cette pratique était en avance sur le magistère de l'Église.

Les fidèles de Verrières connaissaient bien les dévotions pratiquées en commun, puisqu'ils les pratiquaient régulièrement. Ils avaient participé en 1862 à un pèlerinage qui avait eu lieu ici même dans cette église, comme le rappelle la croix qui a été conservée et se trouve maintenant accrochée à l'un des piliers de la nef. Cette œuvre n'a rien de doloriste ; elle ressort plutôt d'un courant artistique qui consistait à simplifier le tracé du corps humain pour l'idéaliser. On ne voit sur Jésus aucune trace de ses blessures mais seulement trois clous qui rappellent qu'il a été suspendu à une croix. Un siècle plus tard, en 1978, la paroisse de Verrières a inauguré un nouveau centre cultuel, Saint André, et y a placé une croix réalisée dans une pièce de bois provenant du moyen-orient par un artisan local, Pierre Delcoigne. Le curé de cette époque-là, le Père Jean-Claude Gerbault, a demandé qu'on y plante trois clous en fer. Il donnait ainsi à cette nouvelle croix la même signification qu'à celle de l'église. Ces clous rappellent le verset qui était psalmodié autrefois par l'officiant le vendredi-saint :



Ecce lignum Crucis in quo salus mundi pepéndit.	Voici le bois de la Croix auquel le salut du monde a été suspendu.

À ce verset le chœur répondait :

Venite, adoremus.	Venez ! Adorons !

Ainsi le motif religieux peut être très simple. Trois clous et c'est le salut du monde !

Mais continuons à étudier le vitrail circulaire posé dans l'église en 1882. Nous devons nous placer à cette date, ni avant, ni après. Nous connaissons la prière que les chrétiens disaient devant un crucifix. Ils en avaient le texte sur une image de dévotion insérée comme un marque-page dans leur missel ; sans doute en trouvaient-ils aussi une copie dans les lieux de pèlerinage. La voici, telle qu'ils la prononçaient, en vouvoyant Dieu par déférence :

Ô bon et très doux Jésus

> Ô bon et très doux Jésus, je me prosterne à genoux en votre présence. Je vous prie et je vous conjure, avec toute la ferveur de mon âme, de daigner graver dans mon cœur de vifs sentiments de foi, d'espérance et de charité; un vrai repentir de mes péchés et une volonté très ferme de m'en corriger, pendant que je considère et contemple en esprit vos cinq plaies, avec une grande affliction et une grande douleur, *ayant devant les yeux ces paroles que le prophète David mettait dans votre bouche, ô bon Jésus: « Ils ont percé mes mains et mes pieds ; ils ont compté tous mes os. »*

En fait cette dernière phrase attribue à Jésus suspendu à la croix un verset d'un psaume de David (Ps 22,18), ce qui est suggéré par l'évangéliste Jean qui lui applique le verset suivant *« Ils se sont partagés mes vêtements et ils ont tiré ma tunique au sort. »* C'est ce psaume qui explique que le verrier, soucieux d'accompagner la dévotion des fidèles, ait établit une correspondance entre le corps de Jésus et l'invocation des litanies à la Vierge :

TURRIS DAVÍDICA	TOUR DE DAVID

C'est donc de cette prière qu'il faut partir pour aborder le motif du vitrail. Les chrétiens connaissent la suite de l'histoire. Le corps de Jésus, supplicié mais entier, puisque ses os ont été comptés, a été descendu de la croix. Le soir venu un homme riche qui était devenu disciple de Jésus, Joseph originaire d'Arimathie, demanda au procurateur romain le corps de Jésus, l'enveloppa dans un linceul tout neuf et le porta dans un tombeau qu'il venait de faire creuser dans le roc ; puis il roula une grande pierre devant l'entrée du tombeau. (Matthieu 27,57-60) C'est ce tombeau qui est représenté par la tour de David, dont la porte est solidement verrouillée.

L'observation d'un rite religieux, en se donnant pour but de déterminer comment il prend appui dans l'être humain, doit se faire nécessairement à la fois de l'intérieur et de l'extérieur, ces deux aspects étant complémentaires. Autrement dit il faut analyser à la fois ce que disent les personnes qui pratiquent ce rite et les interrogations de celles qui les regardent faire. Ces dernières doivent s'astreindre à ne pas intervenir sur ce qu'elles observent ; pour être objectives, elles doivent se tenir à l'écart de l'assemblée des participants et, qu'elles le soient ou non, adopter une attitude d'agnostique. Leur premier étonnement est de voir des gens parler à haute voix à une statue qui représente Jésus mort cloué sur une croix ; il leur faut comprendre que ces gens-là sont animés par l'intime conviction que Jésus, malgré les apparences, n'est pas mort mais vivant. Puisque nous partons d'une prière particulière, lisons-la de deux façons. Le chrétien demande à Jésus de graver en lui *des sentiments de foi, d'espérance et de charité.* Ce sont des vertus qui font appel aux *facultés*

spirituelles de l'âme. Le catéchisme enseigne que ce sont des *vertus théologales*, propres à faire croître l'âme dans la connaissance de Dieu. L'agnostique ne peut connaître que les *capacités mentales* qui supportent ces vertus ; il parlera *des croyances, des espoirs et des amours affectives*. Ensuite le chrétien sollicite de Jésus un vrai *repentir* de ses péchés et une volonté très ferme de s'en corriger. L'agnostique ne parlera que du *remords* qui est une évocation du passé, douloureuse et lancinante, ressentie comme une agression à laquelle il est bien difficile d'échapper. Le chrétien connaît à la fois les activités mentales et spirituelles ; il va poursuivre sa route pour découvrir cette grâce qu'est le repentir, qui comporte la souffrance de se sentir séparé de Dieu. Il a déjà compris que le thème du troisième médaillon est le

MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION

Crucifixus étiam pro nobis sub Póntio Pílato, passus et sepúltus est.	Crucifié pour nous sous Ponce Pilate, il souffrit sa passion et fut mis au tombeau.
Et resurréxit tértia die secúndum Scriptúras. Et ascéndit in cœlum ; sedet ad déxteram Patris.	Il ressuscita le troisième jour, conformément aux Écritures, et il monta au ciel ; il est assis à la droite du Père.

Le motif de la tour de David doit être déchiffré de bas en haut.

Le premier personnage que l'on rencontre paraît être un lion. Un lion comme il y en a peu, de qui on s'approcherait sans crainte et à qui l'on s'adresserait en toute confiance. Il ne rôde pas, il ne montre pas ses crocs. On voit qu'il ne dort pas ; on pourrait donc croire qu'il monte la garde pour protéger la tour contre les intrusions. Non, il a l'air d'attendre patiemment. Mais *ceci n'est pas un lion en chair et en os ; c'est motif sur un vitrail dont le rôle est de suggérer aux fidèles que quelqu'un les attend.*

Dans aucune religion on ne vénère les images ; les images sont là pour remettre en mémoire les attitudes spirituelles qu'il convient de prendre et que l'on connaît par ailleurs. Ici, nous savons que nous devons trouver une prière concernant un lion, que le peintre-verrier a voulu illustrer parce qu'elle est bien connue des paroissiens. Il n'y a pas à chercher bien loin ; c'est à nouveau une prière dont le texte se trouve sur une image de dévotion glissée entre les pages de leur missel. Il s'agit du *bref de Saint Antoine*, qui est attribué traditionnellement à Saint Antoine de Padoue, mais qui a peut-être été rédigé par Saint Bonaventure, en s'inspirant d'une *révélation* reçue par Saint Jean dans sa grande vision (Apocalypse 5,5) Le lion de la tribu de Juda est le seul Être digne d'ouvrir le livre aux sept sceaux [qui contient le dessein de Dieu sur l'univers]. C'est Jésus-Christ lui-même.

Ecce crucem Domini

Ecce Crucem Dómini ! Fúgite partes adversæ ! Vicit Leo de tribu Iuda, radix David ! Allelúia !	Voici la Croix du Seigneur ! Fuyez, puissances ennemies ! Il a vaincu, le Lion de la tribu de Juda, de la lignée de David ! Alléluia !

Ce bref est parfois complété par les invocations liturgiques suivantes, dont la première est extraite de l'hymne *Te Deum* et la deuxième de la liturgie pénitentielle du début de la messe :

Fiat misericórdia tua, Dómine, super nos, quemádmódum sperávimus in te.	Que ta miséricorde s'exerce sur nous, Seigneur, dans la mesure où nous aurons espéré en toi.
Dómine, exáudi oratiónem meam et clamor meus ad te véniat.	Écoute ma prière, Seigneur, et que mon cri parvienne jusqu'à toi.

Il est utile de dénoncer une interprétation fausse du bref de Saint Antoine. Cette mise en garde concerne les personnes qui s'adressent directement à Satan en utilisant inconsidérément comme un exorcisme la formule d'adjuration *« Fuyez, puissances ennemies ! »*. Il faut d'ailleurs remarquer qu'une traduction non-fautive du latin serait *« Fuyez, parties adverses ! »* en donnant au mot *parties* le sens qu'il a dans un procès en justice. Le seul fait de dire « Satan nous veut du mal » est une erreur, car la *volonté*, le *vouloir* est une parcelle de la volonté divine, qui ne peut s'exercer que par une *prise de décision* applicable dans le monde matériel. Cette décision fait appel chez l'homme à la fois aux capacités mentales et aux facultés spirituelles. Satan est redoutable, certes, mais c'est un être purement spirituel, dépourvu de corps. Il ne peut donc pas vouloir quoi que ce soit de son seul gré. Contrairement à tout ce que l'on dit, *Satan ne manipule pas les hommes ; ce sont les hommes qui le manipulent.* Croire le contraire est dangereux pour la santé mentale des gens qui ont, hélas, une pensée magique. Ces relents de souffre ne conviennent pas à l'homme en marche vers Dieu.

L'adversité à laquelle le pénitent est confronté peut prendre des formes innombrables, corporelles, psychiques ou spirituelles. En voici quelques unes : maladies, chagrins non surmontés, anxiété, idées noires, remords d'avoir commis des actes mauvais, attachement malsain à des personnes dégradantes, mauvaises habitudes, addiction à des drogues, attrait des honneurs, ivresse du pouvoir, soif de richesses, aigreur d'avoir été victime d'escrocs, déception d'avoir été trahi par un ami, ressentiment envers des chefs tyranniques, soumission à des horoscopes, utilisation de gris-gris et toutes les embûches de Satan. Cette énumération n'en finirait pas ! Le bref de Saint Antoine intervient dans une démarche de conversion.

- Il détourne le pénitent en proie à l'adversité de tout ce qui entrave sa croissance spirituelle
- et il le tourne vers ce à quoi il est destiné, la vie en présence de Dieu.

Mais la seule récitation de cette prière, même répétée, ne suffit évidemment pas pour restaurer en l'homme pécheur la pleine possibilité de dialoguer avec Dieu et lui octroyer les grâces dont il a besoin pour cela. Ce qu'il lui faut c'est un réel repentir, qui est, nous l'avons déjà dit, une prise conscience douloureuse de l'état de séparation dans lequel il se trouve. Il doit demander sincèrement d'être converti et relier à cette demande des efforts réels. Pour cela il lui est demandé entre autres de se confesser et de communier.

Le pouvoir nécessaire à extirper l'adversité ne relève pas de la magie.

Le seul pouvoir est celui qui a été remis par Jésus aux apôtres et à l'Église , le pouvoir d'exercer la miséricorde de Dieu dans les sacrements. Or le ministre d'un sacrement ne parle pas en son propre nom, mais au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. La formule d'exorcisme du rituel du baptême adjure l'ange damné en précisant : *« celui qui te commande est celui-là même qui a marché sur la mer et a tendu la main à l'apôtre Pierre qui périssait »*.

Nous nous souvenons que Jésus lui-même a traité de *Satan* l'apôtre Pierre qui était son meilleur ami : *« Passe derrière moi, Satan, tu es un obstacle sur ma route, tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes. »* (Matthieu 16,23). On ne peut tout de même pas soupçonner Jésus d'avoir voulu repousser ou détruire Pierre ! Ce ne pouvait être qu'un conseil fraternel !

Les paroissiens savent que dans la messe tous les chrétiens, vivants et trépassés, sont réunis à l'unique *oblation (offrande de soi)* du Christ sur la croix. C'est le dogme de la

COMMUNION DES SAINTS

L'idée qu'ils se font de cette communion est beaucoup plus simple que l'enseignement hérité des Pères de l'Église. Ils ne parlent certainement pas de l'échange des biens spirituels. Ce qu'ils savent c'est qu'ils ne sont pas enfermés, chacun dans sa propre prière intérieure, mais qu'ils sont accompagnés par toute l'Église, c'est-à-dire par :

- les fidèles qui vivent actuellement sur la terre, qui adressent leurs prières à Dieu et demandent aux saints du ciel de prier pour eux,
- les âmes du purgatoire, qui rachètent leurs fautes dans les tourments d'une géhenne éternelle, en attendant de rejoindre les saints au ciel,
- les élus, qui sont déjà dans l'assemblée des saints, jouissant de la vision béatifique de Dieu.

Ce qui pose question, c'est le purgatoire. La prière pour les âmes du purgatoire, c'est à dire pour l'âme des hommes qui sont en cours de purification, est une fonction normale et spontanée de l'âme de tout être humain. Prenons un exemple. Parmi les paroissiens de cette église, il peut s'en trouver un dont un ami est décédé récemment. Il connaît bien cet ami et sait depuis longtemps qu'il vivait comme un mécréant. Il ne va tout de même pas s'arrêter de prier pour lui, sous le prétexte qu'il n'est plus là ! Il prie donc pour cette âme du purgatoire, sans obéir pour autant à aucun dogme. Pour lui, cette prière s'impose d'elle-même. Cependant il se demande ce que cet ami devient. Dans une paroisse de campagne comme Verrières en 1882, le simple fidèle n'a pas de connaissances très élaborées en théologie. Il a bien compris que le lion du vitrail est un homme que lui, chrétien convaincu, doit rencontrer, un confesseur ou un prédicateur. Mais si cet homme est représenté comme un lion, c'est parce qu'il va lui parler de Jésus-Christ, qui est le lion de Juda, et qui est enfermé dans la tour, dans son tombeau. C'est donc à son confesseur qu'il va poser la question qui le préoccupe : « Qu'est-ce que le purgatoire ? » Il sait aussi qu'il doit croire fermement en toutes les vérités que Dieu a révélées et qu'il enseigne par son Église. Il va donc demander : « Qu'est-ce que l'Église enseigne sur le purgatoire ? »

Le peintre verrier, pour sa part, sait que le bref de saint Antoine est utilisé traditionnellement comme un acte de foi en Jésus-Christ, le seul Être qui puisse atténuer les peines des âmes du purgatoire. Pour nous qui regardons ce vitrail, nous devons donc y trouver, non pas ce que les fidèles savaient déjà, mais ce que le peintre-verrier, et d'une façon plus générale les membres de la Société de Saint-Jean, pouvaient enseigner au nom de l'Église. Le catéchisme du concile de Trente est incomplet sur ce point et ne répond pas précisément à la question telle qu'elle se pose ; il explique ce qu'il faut faire pour éviter d'aller au purgatoire, ce qui est bien sûr le plus important, mais pas ce qui se passe quand on y est. Quant aux descriptions terrifiantes d'un espace clos appelé purgatoire, provenant depuis le XVIIème siècle de certaines mystiques enflammées, irrationnelles et par trop sentimentales, elles font plus de mal que de bien ; car on ne conforte pas la foi des personnes qui souffrent en leur laissant entrevoir des peines qui vont surpasser de loin tout ce qu'elles pourront supporter ! Le verrier a très certainement utilisé directement la source de la révélation, les évangiles. Nous retrouvons facilement le passage où Jésus a parlé du séjour des morts ; en bon Maître, il a donné un exemple, sous la forme d'un petit récit qui s'appelle une parabole. C'est l'histoire d'un homme riche et arrogant qui avait méprisé un homme pauvre et malade du nom de Lazare. Tous deux meurent, mais leur sort est différent ; Lazare est emporté jusque dans le sein d'Abraham c'est-à-dire au ciel parmi les élus, tandis que le riche se trouve en proie à la torture au séjour des morts c'est-à-dire en purgatoire. Il faudrait lire l'ensemble de ce texte révélé (Luc 16,19-31), mais ici nous nous contenterons de citer les deux prières prononcées par l'homme riche à Abraham qu'il voit de loin avec Lazare. La première le concerne personnellement :

> *« Abraham, mon père, prends pitié de moi et envoie Lazare tremper dans l'eau le bout de son doigt, pour me rafraîchir la langue, car je souffre terriblement dans cette fournaise. »*

La deuxième concerne ses frères restés sur la terre, qu'il ne voit pas mais dont il se souvient :

> *« Et bien ! père Abraham, je te prie d'envoyer Lazare dans la maison de mon père. J'ai cinq frères : qu'il les avertisse pour qu'ils ne viennent pas, eux aussi, dans ce lieu de torture. »*

C'est par ce texte que l'Église connaît les prières formulées par les âmes du purgatoire. C'est donc par lui que le paroissien de Verrières connaîtra les deux prières formulées par son ami récemment décédé. Cette parabole révèle trois aspects du purgatoire :

- Le purgatoire est un *état de la conscience* de l'être humain, qui voit Abraham et lui parle.
- l'homme au purgatoire *ne bénéficie pas de la vision béatifique* de Dieu incréé ; il voit seulement Abraham et Lazare qui sont sont des créatures.
- Il n'y a pas de communication, ni dans un sens ni dans l'autre, entre les hommes sur la terre et celui qui est au séjour des morts.

C'est un fait d'expérience que personne ne reçoit jamais d'informations de l'au delà. La prière du paroissien pour son ami récemment décédé ne peut donc s'appuyer que *sur des souvenirs datant d'avant la mort.*

En 1882, nous sommes sous la présidence de Jules Ferry. La société française est l'objet d'un affrontement violent entre les chrétiens et les républicains anticléricaux, et les risques de guerre civile sont réels. *« Le crime d'impiété n'est plus seulement le crime des particuliers, mais il est devenu le crime de la société. »* (Cardinal Louis-Édouard Pie, instruction pastorale sur les malheurs actuels de la France, carême 1871) Par *« âmes du purgatoire »*, on n'entend plus seulement tel ou tel ami qu'on connaît personnellement, mais une grande partie de la population qui refuse les funérailles chrétiennes mais dont leur cercueil doit quand-même passer par l'église. *C'est sur ces républicains qu'on appelle l'indulgence de Dieu ;* ils n'obtiendront la liberté de funérailles qu'en 1887. À la même époque, Thérèse de l'Enfant Jésus, que personne ne connaissait puisqu'elle était cloîtrée à Lisieux, recevait la même inspiration : elle offrait sa propre vie pour les pécheurs. Il y a là un aspect fondamental de la prière chrétienne : *confier à Dieu les gens par qui on est attaqué.*

Ce qui est demandé aux chrétiens est d'obéir à un précepte de Jésus qui est fréquemment commenté par les prédicateurs :

Díligite inimícos vestros,	Aimez vos ennemis,
benefácite hoc qui odéront vos,	faites du bien à ceux qui vous haïssent,
et oráte pro persequéntibus et calumniántibus vos :	priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient,
ut sitis fílii Patris vestri qui in cœlis est.	afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux.

(Matthieu 5,44-45 texte latin relevé dans le missel)
évangile du vendredi après les cendres

Cette attitude chrétienne est considérée par les incroyants comme contre nature, car ils ne comprennent pas que les chrétiens sont gagnants. Avec l'habitude de s'interroger sur eux-mêmes et sur ce qu'ils savent de Dieu, les chrétiens entretiennent un dialogue intérieur qui est leur propre vie, la vie mystique, la vie ouverte sur Dieu. Même dans les souffrances, ils reçoivent une profonde sérénité et de l'aide pour continuer leur action. Au contraire, les gens qui se laissent habiter par la haine se détruisent eux-mêmes sans le savoir. Ils perdent le sens des valeurs, s'enferrent dans des affirmations fausses dont ils ont besoin pour se justifier, confondent le bien et le mal, le vrai et le faux, le beau et le laid, ne démordent jamais de leur égoïsme et même de leur volonté de nuire. Plus qu'un précepte moral, la phrase de notre Seigneur est un avertissement pressant, qu'il adresse à chaque homme avec son regard d'amour : *ne vous laissez pas détruire vous-mêmes par la haine.*

Le bref de Saint Antoine a été indulgencié par le pape Léon XIII le 21 mai 1892. Ce serait donc une erreur de croire que les chrétiens français cherchaient à « accumuler des indulgences » à des dates antérieures. Par la suite la mentalité française allait encore changer. On peut remarquer que les images de piété que l'on retrouve dans les vieux missels ont été imprimées sur du mauvais papier, aujourd'hui en triste état, pendant la Grande Guerre. *Les âmes du purgatoire étaient alors tous les hommes, chrétiens et anticléricaux, disparus côte à côte dans les tranchées,* et dont on imaginait qu'ils devaient partager le même sort face à Dieu.

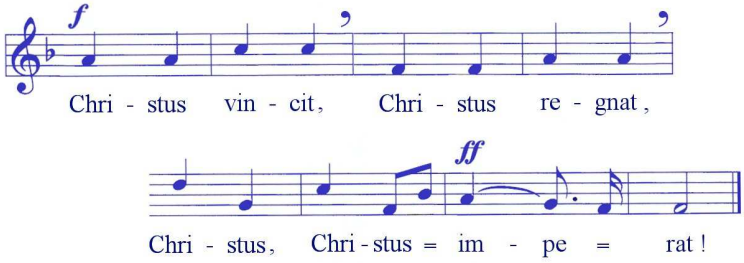
Revenons à 1882. Les fidèles avancent dans la connaissance du mystère de la Rédemption en se confessant et en communiant. Ils comprennent que le mal est aussi bien en eux que dans la société. Jésus est dans son tombeau, représenté sur le vitrail par une porte close. Le symbole des apôtres dit qu'il est descendu aux enfers, c'est-à-dire au séjour des morts. Nous n'en saurons pas plus. À chacun de savoir ce qui est mort chez lui ou chez les personnes qu'il connaît.

Au sommet de la tour, on voit un étendard marqué d'une croix. C'est un élément graphique bien connu depuis les mosaïques byzantines en passant par la renaissance italienne. C'est l'étendard de la victoire du Christ ressuscité, sorti du tombeau libre et vainqueur. Il nous oriente vers une acclamation utilisée dans l'Église d'occident depuis l'époque carolingienne :

Christus vincit

Christus vincit,	C'est le Christ qui est vainqueur !
Christus regnat,	C'est le Christ qui règne !
Christus imperat.	C'est le Christ qui commande !

Cette acclamation faisait partie de la *missa de angelis*, la messe en latin la plus ancienne connue, qui est également de l'époque carolingienne. Il existe différentes variantes du *Christus vincit.* Celle qui est utilisée à Saint Pierre de Rome lors des solennités, a été composée en 1933 par le compositeur tchèque Jan Kunc (1883-1976). Évitons donc un anachronisme : la musique que nos grands-parents connaissaient est une polyphonie à quatre voix, très appréciée, qui reste aujourd'hui encore la seule chantée en France. (voir en annexe) Dans le cours de la messe on ne chantait que la première voix à l'unisson, en place de l'ancienne acclamation. Aujourd'hui elle est devenue l'indicatif de Radio Vatican. La voici :



Le *Christus vincit* est gravé, ainsi que le *bref de Saint Antoine,* sur le socle de l'obélisque de la place Saint Pierre à Rome, bien en vue des pèlerins et de touristes. Cet obélisque égyptien, qui décorait à l'époque romaine le cirque de Caligula, a été placé là en 1586 par le pape Sixte-Quint, pour rappeler le martyre de Saint Pierre et affirmer la suprématie du Christ sur les divinités païennes. Ces deux inscriptions gravées sur le socle ne disent pas que le Christ sera plus fort que les divinités païennes, qu'il les vaincra dans l'avenir, mais qu'*il est déjà vainqueur.* Pour les chrétiens, c'est un acte de foi qui leur est proposé par le pape Sixte-Quint. Celui-ci leur demande d'affirmer fermement, en toute confiance et sincérité, qu'*ils se savent déjà sauvés.*

Cette attitude de confiance en Dieu s'oppose à la fausse doctrine de la « prédestination », selon laquelle le Créateur, qui connaît tout; le passé comme l'avenir, aurait choisi dès l'origine du monde les hommes qui seraient sauvés et ceux qui seraient damnés. Cette erreur provient entre autres d'une confusion entre la *vie éternelle*, à laquelle les hommes sont destinés, et le *Verbe de Dieu,* qui est une autre réalité, incompréhensible, non-jugeable par la pensée humaine, même par celle des théologiens ! Cette question de la prédestination n'est pas seulement un débat sans fin entre des intellectuels rationalistes ; elle est très importante pour la vie des simples chrétiens. Il est en effet normal qu'ils aient peur à l'approche de leur mort corporelle, puisqu'ils ne savent pas ce qui va leur arriver *« d'ici peu »*, mais leur épreuve devient tragique s'ils s'imaginent que Dieu est un tyran cruel qui les a peut-être damnés par simple caprice. Sixte-Quint a voulu rétablir une image juste du Christ, qui a déjà pris sur lui leur épreuve.

Notre peintre-verrier, qui connaissait bien Rome, s'est rangé dans la lignée spirituelle de ce pape ; il l'a dit clairement en représentant par deux fois sur ce vitrail l'étendard de la Victoire, celui de l'Agneau mystique. Remarquons qu'il l'a placé dans des miroirs : Le Christ Ressuscité fait donc partie des réalités que les hommes ne peuvent que deviner de façon indistincte pendant leur vie terrestre, mais qu'ils verront clairement dans l'éternité.

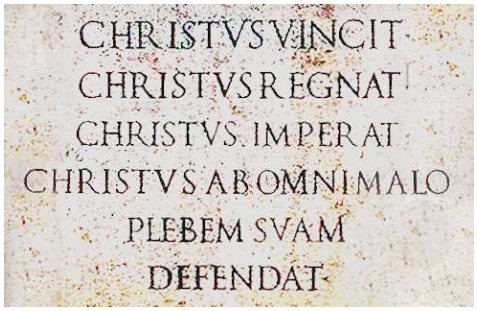
Sur l'obélisque de la place Saint Pierre, le *Christus vincit* est associé à la prière suivante :

Christus ab omni malo plebem suam deféndat.	Que le Christ protège son peuple de tout mal !

Lors des messes très festives, le *Christus vincit* est chanté après la prière *Libera nos* qui suit le *Pater noster.* Cette prière est lue à voix basse par le prêtre mais elle est traduite ou paraphrasée en français dans le missel des paroissiens ; elle fait partie des lectures pieuses qu'ils ont sous les yeux quand ils ne communient pas ; beaucoup la connaissent :

Líbera nos, quæsumus, Dómine, ab ómnibus malis, prætéritis, præséntibus et futúris :	Délivrez-nous, nous vous en supplions Seigneur, de tous les maux passés, présents et à venir ;
et intercedénte beáta, et gloriósa semper Vírgine Dei Genitríce Maria, cum beátis Apóstolis tuis Petro et Paulo, atque Andréa, et omnis Sanctis,	et par l'intercession de la bienheureuse et glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, toujours Vierge, de vos bienheureux Apôtres Pierre et Paul, ainsi que d'André et de tous les Saints,
da propitius pacem in diébus nostris : ut ope misericórdiæ tuæ adjúti, et a peccáto simus semper líberi, et ab omni perturbatióne secúri.	accordez-nous la paix durant cette vie, afin que, étant soutenus par l'œuvre de votre miséricorde, nous soyons à jamais délivrés du péché et protégés de toute forme de trouble.

Le *Christus vincit* est une « prière jaculatoire » qui revient spontanément à la mémoire dans la vie courante des fidèles, chaque fois qu'ils se sentent troublés et anxieux pour leur avenir spirituel. Elle conforte leur foi en Jésus Sauveur des Hommes.



L'évocation du Christus vincit rappelait à Claudius Lavergne son voyage en Italie et la fondation le 21 juillet 1839 à La Quercia près de Viterbe de la confrérie de Saint Jean l'évangéliste, sous l'impulsion du Père Henri-Dominique Lacordaire. Revenu en France pour cause de santé, il avait réalisé une copie d'un Saint Dominique de Fra Angelico, provenant du couvent de Fiesole, et l'avait fait graver pour servir de frontispice à une Vie de Saint Dominique rédigée par Lacordaire.[6] Le tableau allait être posé à demeure dans le noviciat fondé par Lacordaire à Rome.[7] C'était le début d'une amitié qui allait bientôt se traduire par l'entrée de Lavergne dans le tiers-ordre dominicain.[8] Quant à la confrérie de saint Saint Jean, elle fut installée à Rome le 30 avril 1840 en la fête de Sainte Catherine de Sienne, dont le corps repose à la Minerve (Santa Maria sopra Minerva).[4] Lavergne n'était donc pas présent à cette cérémonie importante pour lui.

(Les chiffres en exposant renvoient à la liste des documents consultés, placée en annexe)

Or l'inscription gravée sur le socle de l'obélisque de la place Saint- Pierre fut aussi le lieu d'un événement, survenu en cette même année 1840, qui présentait tous les aspects d'une intervention divine dans la vie de Lacordaire. L'enseignement que celui-ci en avait tiré était encore prêché fréquemment à la fin du XIXème siècle, longtemps après la mort de Lacordaire en 1861 ; Lavergne en était imprégné. Essayons, dans la mesure où nous en sommes capables, de reconstituer cet événement fondateur.

Lacordaire avait été ordonné prêtre à Paris en 1827, s'était formé à la théologie chez les Jésuites à Rome en 1836, et avait pris l'habit dans l'ordre des Prêcheurs (dominicains) le 9 avril 1839. Il fit sa profession (prononça ses vœux) le dimanche 12 avril 1840 à La Quercia [2] au sortir d'une année de noviciat [3] et partit pour Rome dès le lendemain. Il avait alors plusieurs projets en tête, restaurer en France l'ordre des Prêcheurs et fonder à Rome un noviciat. Il était soutenu dans ces projets par le pape Grégoire XVI et par le maître général des dominicains, le père Ancarani. [1] Il se rendait compte non seulement que ses entreprises

présentes étaient bénies de Dieu, mais aussi qu'il était préparé à ce privilège depuis son enfance. La protection de Dieu lui était visible et il s'était habitué à s'abandonner à lui avec une certitude qui ne l'avait jamais trompé. [5] Tout lui réussissait. Il s'étonnait même de son propre talent oratoire. Ainsi, il prêcha à Saint-Louis-des-Français le jour de Pâques, le 19 avril, et malgré le désavantage d'un auditoire peu homogène et peu adapté à son genre de prédication, qui était très intellectuel, il sentait qu'il n'avait « pas trop mal réussi ». [2]

Il avait montré la valeur logique, morale et sociale de la résurrection :

logique, en ce que seule elle explique bien le mystère de la mort,
qu'aucune autre doctrine n'avait pu interpréter ;

morale, en ce qu'elle fait naître la vie de la mort
par la vertu du sacrifice ;

sociale, en ce qu'elle crée le martyre,
seule force de la puissance spirituelle
contre la force physique et la tyrannie du pouvoir temporel. [5]

Sa renommée était telle qu'il recevait des quantités de visites depuis son arrivée à Rome ; mais de plus plusieurs jeunes gens lui avaient offert d'entrer au noviciat. [2] Les premiers hommes qu'il avait trouvés pour l'aider étaient des hommes vraiment rares, et marqués du doigt de Dieu par toutes les circonstances de leur conversion.

Ces hommes marqués du doigt de Dieu
étaient des cœurs devenus humbles, doux, dociles, dévoués, prêts à tout,
et portant sur leur visage même l'empreinte de la transformation intérieure
que Dieu avait opérée en eux. [3]

Il constatait dans leur âme une action divine qui dépassait les raisonnements généraux :

Combien Dieu est bon,
et comment il ramène à lui du plus loin de l'erreur et de l'égarement ! [3]

Un jour, le cœur tout tremblant d'émotion, il entra dans Rome par la porte flaminienne (la porta del popolo). L'exaltation qui l'animait dès ce moment-là est très étonnante, car il ignorait ce qu'allait être sa journée dans Rome, mais intérieurement quelque chose l'attirait. Déjà il courait tout droit à travers la ville vers le Capitole, puis le forum et le Palatin. Mais les monuments célèbres n'étaient que ruines, les voix des orateurs antiques étaient éteintes, les Césars étaient absents. Du Palatin il aperçut dans le lointain

un temple dont la coupole lui parut recouvrir toutes les grandeurs
présentes de cette ville dont il foulait la poussière.

C'était la basilique Saint-Pierre, où siégeait un vieillard de soixante-quinze ans, déjà malade, dépourvu de pouvoirs terrestres, le pape Grégoire XVI. [13] Le christianisme avait rendu caduques les civilisations antiques.

Il comprit alors clairement, ce qu'il savait déjà, que les pouvoirs qui maintiennent le christianisme ne sont pas exercés par des hommes qui agissent par eux-mêmes, mais par Jésus-Christ ressuscité.

Toute vie a un but, celle de Jésus comme celle de tout homme,
et c'est l'accomplissement de ce but qui juge la vie.

Le but de la venue de Jésus-Christ sur la terre, tel qu'il l'avait publiquement annoncé et décrit, était de fonder ici-bas le royaume de Dieu, qui est lui-même. Pour cela il fallait qu'après sa mort il se survive en Dieu, et qu'il poursuive son but, l'édification du royaume, par le témoignage de ses disciples sur la terre.[10] Ce royaume des âmes fondé par le sang des martyrs, qui devait détruire l'idolâtrie et qui l'a détruite, qui devait renverser l'empire romain et qui l'a renversé dans ce qu'il avait de faux et d'injuste, ce royaume des âmes, où donc Jésus a-t-il établi sa capitale ? À Rome même ! [13]

Au siège de la force fut posé le siège de la vertu,
le siège du vieillard désarmé qui, au nom de Jésus-Christ, dont il est le vicaire,
répand sur tout le monde la pureté, la paix et la bénédiction. [13]

Lacordaire dirigea donc ses pas vers la place Saint-Pierre. Il s'y trouva parmi un pèlerinage qui réunissait des intellectuels de toute l'Europe et une foule d'origine diverse, sans qu'il y eût d'incompatibilité entre les situations humaines de tous ces gens et leur union dans une attente commune et profonde. Lui-même attendit, et voici que le vieillard s'avança de l'extrémité de la place. Il était porté sur le siège de procession (la sedia gestatoria) et tenait, sous la forme du mystérieux pain eucharistique, cet homme de la Judée autrefois crucifié.[14] *Il le tenait à deux mains, comme pour s'accrocher à lui.* Il en est de même de toute l'Église, et par elle de toute l'humanité :

L'Église repose sur des hommes, mais elle est suspendue au Christ ressuscité.

Toute tête s'inclina au passage. Les larmes coulèrent dans un silence d'adoration et sur aucun visage on ne remarquait la protestation du doute, ni l'ombre d'un sentiment qui ne fut au moins de respect. Lacordaire tomba aussi en adoration. Par toute sa course dans Rome il s'était approché du Christ ; maintenant il était happé par lui. Il subissait l'action divine, celle qu'il avait observée chez ses compagnons, la marque du doigt de Dieu sur le visage, la transformation intérieure.[3] Plus tard, se rappelant cet événement, il constatera qu'il n'avait pas eu à faire le sacrifice de son intelligence, dont il était si fier il y a peu, car celle-ci participe à la raison une et universelle.

Ce que Jésus-Christ lui demandait, c'était le sacrifice de son esprit propre,

qui mêlait à la raison des faiblesses, des obscurités, des habitudes, des partis pris, mille circonvallations mystérieuses qui en coupent les grands chemins, en diminuent la clarté.[11]

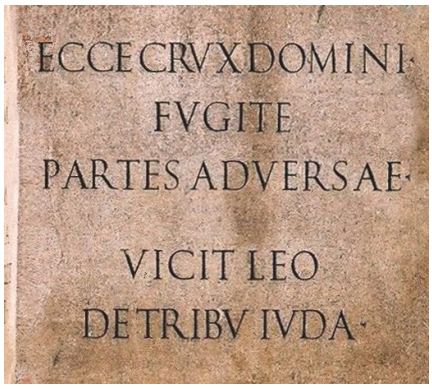
À ce moment-là, alors qu'il prenait part au triomphe du Roi immortel des âmes, la clarté s'imposait d'elle-même immédiatement. Il se trouvait maintenant dans l'état béni où ce qui est ressenti par les capacités spirituelles de l'âme submerge ce qui est observé par les yeux et les oreilles.

Et voici que l'obélisque de granit qui était au milieu de la place
chanta pour tous, muets et ravis, l'hymne du Dieu victorieux :
« Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat. » [14]

Le Christ s'était imposé, *avec une force attractive et irrésistible,* dans la vie de tous les pèlerins de la place Saint-Pierre. Lacordaire en a conclu tout naturellement que

c'est la façon d'agir de Dieu d'attirer les âmes et de se saisir d'elles.

Depuis le XVème siècle, les théologiens les plus en vue utilisent la phrase de l'évangéliste Jean : « Dieu est Amour » (1 Jean 4,8) pour relativiser sa toute-puissance. Lacordaire, fort de la transformation qui s'était opérée en lui, affirmera au contraire que la puissance divine intervient de façon immédiate et qu'il est impossible de s'opposer à elle. L'homme rebelle ne peut opposer que le silence à l'exclamation de l'homme droit : « Le doigt de Dieu est là ! » [9]



Restons un moment sur la place Saint-Pierre, parmi la foule qui vient d'entendre le *Christus vincit.*

De peur qu'un ennemi ne se trouvât dans cette multitude,
l'obélisque se répondit à lui-même un autre chant célèbre,
qui nous avertissait de fuir le lion de Juda,
si nous ne voulions pas l'adorer dans sa victoire. [15]

Telle est donc la signification de l'adjuration *Fugite, Fuyez.* C'est un avertissement amical.

Voyons comment, par la suite, Lacordaire demandait que l'on décrive l'acte divin par lequel le Christ sauve l'humanité.

Le but poursuivi par le Christ ressuscité.

Le Christ a fondé un royaume des âmes qu'il ne faut confondre ni avec le cours de l'histoire, ni avec la succession des civilisations terrestres. Il veut l'âme de tout homme. Il la veut libre de le connaître, de l'aimer, de l'adorer, de le prier, de s'unir à lui; Il n'admet pas que personne que lui eût des droits sur l'âme, et surtout le droit d'empêcher les communications de l'âme avec lui.[84]

Ce royaume des âmes avance inéluctablement, même si la plupart des hommes ne le voient pas encore. Rien ni personne ne peut entraver son extension. Il est pérenne alors que les civilisations terrestres sont temporaires.

Le Christ ressuscité n'exclut pas les choix personnels des hommes, mais il leur interdit tout ce qui entraverait l'avancée des âmes vers le royaume, donc tout ce qui s'opposerait au développement du royaume.

La façon d'agir du Christ ressuscité.

Le Christ ressuscité agit avec sa toute-puissance divine, à laquelle rien ni personne ne saurait résister.

Cet acte souverain n'a aucune liberté à respecter, et par conséquent aucune coopération à solliciter. C'est une immense énergie, qui soumet instantanément tout homme qui n'a pas peur de rencontrer Dieu. [9]

L'adjuration FUGITE exprime le respect de Dieu envers les personnes humaines.

L'utilité de l'exorcisme.

L'exorcisme n'est pas un rejet de la personne humaine, mais une mise en garde qui lui est adressée, pour respecter son choix de se tenir à l'écart de la force attractive et irrésistible qu'elle pressent.

Il repousse à plus tard l'entrée de la personne dans le royaume, mais ne l'interdit pas.

La bonté de Dieu ne diminue en rien sa toute-puissance − comment des attributs divins s'opposeraient-ils ? − Elle s'exprime par le fait qu'en fin de compte, après peut-être bien des vicissitudes et une étape de purification, la personne se verra accorder une destinée bien meilleure que tout ce qu'elle espérait.

Bien des années après, dans sa prédication, Lacordaire se permettra même de modifier ce qui est gravé sur le socle de l'obélisque.

Il y avait trouvé un verbe au subjonctif qui exprimait *un souhait, une prière.*

Christus ab omni malo plebem suam defendat !

Que le Christ protège son peuple de tout mal !

Il utilisera une autre verbe, à l'indicatif, ce qui en fera *une affirmation, un acte de foi.*

Christus ab omni malo plebem suam líberat. [15]

Le Christ délivre son peuple de tout mal.

C'est cet acte de foi que Claudius Lavergne a exprimé en plaçant l'étendard de la victoire au sommet de la tour de David.

le quatrième médaillon

Nous abordons le quatrième médaillon, qui représente deux colombes l'une picorant dans un ciboire en or, l'autre se tournant vers une croix. Il faut savoir que le mot latin *vas*, vase peut désigner n'importe quel récipient, de quelque taille que ce soit ; ici c'est un ciboire ; ce sera une fontaine dans le médaillon suivant. Nous allons utiliser les clefs de lecture que nous connaissons bien ; le récipient, c'est la Vierge Marie ; le contenu, c'est Jésus-Christ dont nous voyons ici la croix.

La colombe trouve de nombreuses utilisations dans l'art. On peut penser à la colombe qui a rapporté à Noé un rameau d'olivier pour marquer la fin du déluge et l'alliance avec Dieu ; elle est devenue aussi la colombe de la paix. On sait aussi que la colombe, si l'on se réfère pour une fois à un symbole, évoque la chasteté et la pureté. Et puis il y a la majestueuse colombe du Saint-Esprit qui recouvre l'univers créé d'un dôme lumineux ; elle se trouve sur le vitrail de l'assomption à l'autre extrémité de la nef de cette église. Aucun de ces sens-là ne convient ici. Le motif que nous voyons tient son origine dans des représentations antérieures au christianisme, au départ sans aucune référence à Dieu. Ainsi dans la villa de l'empereur romain Hadrien, à Tivoli non loin de Rome, on a retrouvé une fresque représentant quatre colombes s'abreuvant d'eau claire dans une coupe. C'était une attitude de *dévotion* et de *piété filiale* envers l'empereur.

Les mystiques, et tout particulièrement les mystiques chrétiens, ne limitent pas l'âme à ses capacités mentales. Ils considèrent qu'elle est soumise à un mouvement propre qu'ils appellent *l'épectase*, mot intraduisible qui signifie une *tension de l'âme vers ce qui la transcende*. Platon connaissait cette tension puisqu'il avait déclaré que l'âme humaine était attirée par la beauté, et l'apôtre Paul s'était lui-même décrit comme emporté par elle :

> *Une seule chose compte pour moi : oubliant ce qui est en arrière, et tendu vers ce qui est en avant, je m'élance vers le but en vue du prix auquel de là-haut Dieu nous appelle dans le Christ Jésus.* *Philippiens 3,13*

Mais c'est un Père de l'Église du IVème siècle, *Grégoire de Nysse*, qui a longuement comparé l'âme à une *colombe* qui s'envole vers le ciel. Lisons un passage de lui :

> *« L'âme délivrée de ses attaches terrestres s'avance légère et rapide vers les hauteurs, s'envolant des réalités d'en-bas vers le sommet. Comme rien ne vient d'en-haut interrompre son élan – du fait que la nature du Bien a la propriété d'attirer à soi ceux qui lèvent les yeux vers elle – l'âme s'élève toujours davantage au dessus d'elle-même, tendue par le désir des réalités célestes vers ce qui est en avant, comme dit l'apôtre Paul, et son vol la mènera toujours plus haut. Le désir en effet, qu'elle a de ne pas renoncer, pour ce qu'elle a déjà acquis, aux sommets qui sont au-dessus d'elle, lui communique un mouvement ascensionnel qui n'a pas de cesse, et par lequel elle trouve toujours dans ce qu'elle a réalisé un nouvel élan pour voler plus haut. Seule en effet l'activité spirituelle a cette propriété de nourrir sa force en la dépensant et de ne pas perdre mais d'augmenter sa vigueur en l'exerçant.»* *Grégoire de Nysse La Vie de Moïse 224-226*

Ainsi le motif que nous voyons ici a pris un sens spiritualiste et mystique qu'il était bien loin d'avoir chez l'empereur Hadrien. Les *colombes* sont les âmes des fidèles de cette église, prenant appui sur la Vierge Marie avant de s'envoler plus haut. L'une des deux reprend ses forces tandis que l'autre est déjà tournée vers le sommet. Le peintre-verrier se plaçait dans cette perspective que les exercices de piété des fidèles allaient les élever irrésistiblement vers le ciel. Le vocable correspondant dans les litanies de la Vierge Marie est :

VAS ÍNSIGNE DEVOTIÓNIS	VASE ÉMINENT DE PIÉTÉ

Par la méditation du mystère de la Rédemption, on sait que la croissance spirituelle des hommes, qu'ils le sachent ou non, n'est pas une action individuelle mais un mouvement accompagné par toute l'Église. C'est pourquoi les artistes ne représentent jamais une seule colombe mais au moins deux. Dans un autre église, le motif de l'épectase ne compte pas moins de huit colombes s'abreuvant à des fontaines d'eau vive, prêtes à s'élancer vers la croix. Les voici rassemblées par le jeu d'un montage photographique. Il s'agit de la partie haute de vitraux dédiés à Saint Philomène, dans le transept sud de l'église Saint Gervais - Saint Protais à Paris. Ils datent de 1894 et sont dus à un autre peintre verrier, Henri Carot (1850-1919), mais ils illustrent bien le même sujet, l'élévation des âmes vers Dieu.

On se doute bien que Claudius Lavergne connaissait en lui-même cette élévation de l'âme et qu'il fondait sur elle sa méthode de travail. Une comparaison avec la musique peut aider les personnes peu familières avec la pratique des arts plastiques à comprendre en quoi consistait cette démarche. La Confrérie de Saint Jean était devenue en 1872 la *Société de Saint-Jean pour le développement de l'art chrétien.* Ses membres, parmi lesquels figurait *Charles Gounod (1818-1893)*, prix de Rome en 1839, s'étaient fixés entre autres objectifs de présenter à l'immense troupeau des brebis les grands mystères de la foi chrétienne. Gounod a été entraîné toute sa vie par le mouvement d'épectase, à composer des œuvres religieuses, messes, oratorios, motets. Il s'attachait à décrire *la proximité et la majesté des textes sacrés,* rendant compte de leur proximité par la *simplicité des mélodies* et de leur majesté par la *noblesse des orchestrations,* sans y ajouter de fioritures et en évitant tout style trop personnel. Bien souvent les compositeurs découvrent d'abord des mélodies et les adaptent aux textes, poétiques ou autres, qu'il veulent mettre en musique. Gounod faisait l'inverse ; il commençait par une méditation longue et approfondie des textes pour que les mélodies surgissent en lui comme d'elles mêmes. Le résultat est une musique qui est qualifiée de superficielle par les gens qui n'y sont pas sensibles, mais qui décrit l'amour et qui plonge dans leur propre état d'oraison les auditeurs qui y sont réceptifs.

Claudius Lavergne s'attachait à présenter de façon cohérente les divers aspects de la religion chrétienne. Chez lui la contemplation était une habitude qui n'avait pas de cesse. Le médaillon que nous avons à Verrières, avec ses deux colombes, se caractérise par la *sobriété du dessin* et par la *richesse du ciboire en or,*. Il est simple mais n'a été peint qu'après des méditations approfondies qui portaient sur

- des *épisodes historiques* concernant Jésus-Christ,
- des *vérités de foi* enseignées par l'Église,
- des *exercices de piété* pratiqués les chrétiens.

Contrairement à ce que l'on peut penser au premier abord, il est possible de retrouver les orientations qu'avaient prises les méditations de l'artiste. Il suffit de se poser quelques questions.

On peut d'abord se demander en quelles circonstances la Vierge Marie a manifesté sa piété envers Dieu en commun avec d'autres personnes : c'était après l'Ascension de Jésus. Nous le savons par une phrase de Saint Luc qui dit des apôtres que *« tous d'un commun accord persévéraient dans la prière et la supplication avec des femmes, avec Marie la mère de Jésus et avec les frères de Jésus. »* (actes 1,14) Luc faisait là une distinction entre *« des femmes »* et *« Marie mère de Jésus »*. Pour lui, Marie n'était pas dans la même situation que les autres femmes. Les disciples féminines de Jésus étaient, comme ses disciples masculins, profondément affectées par l'absence de celui qu'elles avaient suivi, sur qui elles avaient fondé leurs espoirs et dont elles ne savaient pas quand il reviendrait. Par contre Marie restait la mère de Jésus, à jamais liée spirituellement à lui par sa maternité. Ajoutons ceci : on conçoit mal que notre Seigneur se soit séparé de la chair qu'il avait adoptée en s'incarnant.

MATER CHRISTI MÈRE DU CHRIST

Une deuxième interrogation est celle-ci : en quelle circonstance Jésus-Christ s'offre-t-il en nourriture aux fidèles ? C'est bien sûr lors de la communion à la messe. On ne voit pas bien la nourriture qui est représentée dans le ciboire mais il semble bien qu'il s'agisse d'hosties de couleur dorée. En tout cas le fait d'avoir représenté un ciboire semblable à celui qui est utilisé dans cette église suffit à désigner le pain eucharistique. La croix est celle qui surmonte la partie supérieure du ciboire, ici absente pour laisser voir les hosties. Ce médaillon évoque donc pour les fidèles le

SACREMENT DE L'EUCHARISTIE

On peut aussi chercher quels sont les exercices de piété que les fidèles pratiquent régulièrement dans cette église, et que l'artiste voulait encourager. On pense évidemment à *l'adoration du Saint Sacrement,* appelée plus communément en France le

SALUT AU SAINT SACREMENT

Les colombes du vitrail viennent donc *saluer* Jésus-Christ, véritable nourriture.

Beaucoup de gens ignorent que cette expression vient du premier mot du premier motet par lequel on s'adresse le plus souvent à Jésus au début de l'adoration : AVE, SALUT.

Il est utile de vérifier que les fidèles savent bien comment le sacrement de l'eucharistie se rattache à la Vierge Marie. Avançons vers le maître-autel devant lequel va avoir lieu l'adoration. Un prêtre s'agenouille puis pose sur la nappe un grand ostensoir doré dont les rayons rappellent la gloire de Dieu, avec en son centre une hostie récemment consacrée. Jésus-Christ y est présent, tout entier, pour chacun de ceux qui viennent vers lui. Les fidèles, qui se sont agenouillés en même temps que le prêtre, chantent le premier motet, dont la première phrase rappelle l'incarnation de Jésus-Christ et la maternité de Marie, puis font silence.

Ave verum corpus	Salut véritable Corps
natum de Maria vírgine.	né de la Vierge Marie

À la fin de l'adoration ils chantent deux versets tirés d'un hymne bien connu, commençant par la phrase :

Tantum ergo sacraméntum	Ainsi donc, ce grand sacrement,
venerémur cérnui.	vénérons-le à genoux !

Puis le prêtre appelle sur eux la bénédiction de Dieu, en tenant entre ses mains l'ostensoir contenant le Corps de Jésus-Christ.

L'indice que nous cherchons est bien lisible ; c'est la phrase que les fidèles ont chanté au début de l'adoration. Si l'on n'est pas trop petit, on la voit quand on s'avance dans la nef, juste au dessus de l'autel de la fin du XXème siècle dont elle semble accompagner la pierre, juste sous le tabernacle du maître-autel du XIXème siècle. Dans le trésor de cette église, où tout a été conçu de façon cohérente, on trouve encore au XXIème siècle des objets liturgiques tels que notre verrier les connaissait, le ciboire, le calice, l'ostensoir et même la nappe blanche dont les extrémités brodées pendaient de part et d'autre du maître-l'autel, mais qui laissait libre à la vue toute sa face avant.

AVE VERUM CORPUS NATUM DE MARIA VIRGINE

L'épectase aussi est représentée dans cette église. L'artiste fait le parallèle entre ce mouvement de l'âme des fidèles et l'élévation au ciel de la Vierge Marie, ce qui n'est pas une comparaison mais un exemple idéal, puisque l'âme de Marie, identique à celle de tout autre être humain, dispose en elle de ce même mouvement ascensionnel. Dans cette église, il y a une ligne facile à reconnaître depuis l'axe de la nef qui est parcourue par la procession s'avançant vers l'autel de Dieu (rituel de la messe), suivie des trois marches par lesquelles le prêtre monte à l'autel pour célébrer la messe, marquée ensuite par l'hostie qu'il élève juste après l'avoir consacrée. Cette ligne se poursuit par les vitraux, représentant successivement la dormition de la Vierge, lorsque son corps a disparu aux yeux des apôtres, puis deux anges déployant un phylactère sur lequel est écrit :

Élegit eam Dominus et præelegit eam Le Seigneur l'a choisie et il l'a préférée.

Dans son assomption on la voit entourée de rayons d'or semblables à ceux d'un ostensoir, émanant de la personne divine qui est à jamais cachée en elle. Les séraphins qui déploient la mandorle rouge sont des créatures spirituelles, incorporelles mais bien vivantes ; ils s'apprêtent à dévoiler l'incréé. Marie a déjà les yeux tournés vers ce qui est au dessus d'elle et qui l'attire. Un ange se prépare célébrer sa virginité en lui remettant un lis blanc. Elle va recevoir la couronne de vie destinée à ceux qui sont restés fidèles jusqu'à la mort (Apocalypse 2,10) puis, sous l'emprise de l'Esprit Saint et du Soleil de justice, elle va voir Dieu face à face. Lui, il est représenté ici comme un homme ; comme un simple père de famille portant la barbe, comme celui que l'on prie à la demande de Jésus en lui disant : « Notre Père qui es aux cieux. » Nous reviendrons plus loin sur la représentation de Dieu.

Revenons au vitrail circulaire. Les deux colombes prennent appui sur le ciboire représentant la Vierge Marie. L'une d'elle se prosterne devant les mystères qu'elle y découvre, l'autre reprend déjà son élan vers le haut.

Ainsi le peintre verrier présentait aux fidèles de cette église une réalité spirituelle qu'ils ne connaissaient pas :

l'ascension indéfinie des âmes éprises de Dieu.

Il y a une erreur à ne pas commettre, celle de croire que cette ascension va se poursuivre jusqu'à faire entrer l'âme humaine dans l'Être divin. Les chrétiens peuvent reconnaître en eux une tension spirituelle semblable à celle que l'apôtre Paul avait éprouvée autrefois, mais celui-ci était encore sur la terre lorsqu'il l'a décrite dans sa lettre aux Philippiens ; il n'était pas arrivé au terme de sa course. Pour savoir ce qui les attend au terme de l'épectase, les chrétiens doivent s'en tenir aux propos de Jésus, qui est le seul habilité à en parler. Leur destinée est de *prendre part au Royaume des cieux,* en compagnie des bienheureux, qui vivent pleinement de la vie éternelle, mais qui restent des créatures. Ce Royaume des cieux fait partie des réalités créées.

Dieu est une autre réalité, à jamais inaccessible aux créatures.

En sens inverse Dieu se donne à connaître par les bienheureux qui possèdent la vie éternelle (Jean 17,3) ; c'est cette connaissance que le catéchisme appelle la *vision béatifique,* promise aux cœurs purs (Mathieu 5,8). Jésus a affirmé que *les hommes peuvent recevoir en eux l'amour de Dieu.*

« Je leur ai fait connaître ton nom et je le leur ferai connaître,
pour que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux. » (Jean 17,26)

Mais de quel amour s'agit-t-il ? Lisons bien. C'est celui *dont Dieu le Père a aimé la personne humaine de Jésus.* C'est *la vertu la plus haute que la nature humaine puisse posséder,* mais ce n'est pas la substance divine.

un médaillon absent

Le vitrail ne comporte que cinq médaillons porteurs d'un miroir, chacun présentant un motif associé à l'une des invocations des litanies de Lorette. On devine que l'artiste a du choisir les mieux adaptées à la prédication des dominicains qui allaient les commenter. Parmi les autres invocations dont il aurait pu se servir, il y en une qui mérite d'être examinée. C'est :

FŒDERIS ARCA	ARCHE D'ALLIANCE

En effet ce médaillon existe. Le carton a probablement été utilisé comme exercice par les compagnons de Claudius Lavergne dans son atelier de la rue d'Assas à Paris. Ces travaux d'élèves ont été incorporés aux verrières de la nef, dans l'église de la paroisse Saint André de l'Europe. En voici un. On sait que l'arche d'alliance contenait les tables de la loi que Moïse avait gravées sous la dictée de Dieu au Sinaï. On reconnaît clairement le brancard servant à la porter et deux chérubins d'or mentionnés dans la Bible, se faisant face, les ailes déployées vers le haut. (Exode 25,20 et 37,7)

Si l'on cherche à quel endroit cette invocation doit trouver place dans le mouvement d'épectase, tel qu'il est représenté dans l'église de Verrières, c'est au moment de l'incarnation du Christ. En effet la démarche spirituelle de l'âme qui s'avance vers Dieu et qui monte les marches du temple était pratiquée avant lui. Par contre la présence de son Corps dans l'eucharistie n'est possible que depuis sa venue. Effectivement ce thème est traité dans deux haut-reliefs sur le devant de l'autel, la *Visitation* et *David psalmodiant*, juste en dessous de la pierre où est célébrée la messe chrétienne.

L'arche devant laquelle David psalmodie ressemble beaucoup à celle du vitrail. Elle n'a pas les barres de bois pour la porter mais la Bible précise qu'elle comportait des anneaux dans lesquels ces barres pouvaient être glissées. Le fond pourpre et or évoque peut-être les pièces de toile de lin qui étaient cousues sur le rideau pourpre du sanctuaire.

Quand Marie visita Élisabeth, celle-ci sentit tressaillir l'enfant qu'elle portait en elle et elle fut remplie de l'Esprit Saint (Luc 1,41). Cet enfant, Jean, allait être *le dernier prophète de l'ancienne alliance*, tandis que le fils de Marie, Jésus, allait être *le fondateur de la nouvelle alliance*. C'est ainsi que Marie, quand on l'admire dans cet état où elle portait Jésus, peut être célébrée par la piété chrétienne comme

L'ARCHE DE L'ALLIANCE NOUVELLE ET ÉTERNELLE.

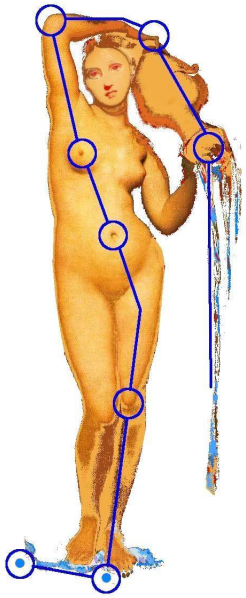
le cinquième médaillon

Le motif du cinquième médaillon représente une fontaine publique. Il correspond à l'invocation :

VAS SPIRITUÁLE	VASE SPIRITUEL

Regardons l'eau qui se déverse depuis le haut de la fontaine. On la distingue à peine, car elle est paraît transparente. La couleur qui la traverse est tout juste un peu moins lumineuse que le fond, mais elle garde la même teinte (la même chrominance) que lui. Le métier de peintre-verrier est d'ailleurs difficile ; il peut assombrir un verre déjà coloré, mais jamais l'éclaircir avec des pigments blancs comme il le ferait sur un support opaque ; ici il a seulement recouvert le bleu par du noir. La première réaction, face à cette eau que l'on cherche en clignant des yeux, est de se dire qu'elle doit être bien difficile à trouver. Or c'est elle qui est le thème de ce médaillon. Mais avant de poursuivre l'étude de ce motif, nous allons approfondir une notion que nous avons découverte progressivement : ce qu'est un *motif religieux*.

Allons voir d'abord, si nous en avons l'occasion, une œuvre qui se trouve au musée d'Orsay, *La Source*, de Jean Auguste Dominique Ingres (1780-1867). La mise en parallèle de ce tableau avec notre vitrail n'est pas arbitraire. En effet Lavergne a connu Ingres comme directeur de la Villa Medicis à Rome en 1839, puis comme directeur de l'école des Beaux-Arts de Paris après 1853. Il a été son élève dans son atelier du quai Voltaire à Paris.



Nous avons un exemple de *motif* par un autre peintre que Lavergne.

Ce tableau présente une femme très belle, toute nue et cependant pudique. Ce qui donne cette impression étrange, c'est qu'elle est inaccessible. En effet le rendu de sa peau est « idéalisé », sans le moindre défaut auquel un regard curieux pourrait s'accrocher. Il n'y a pas le moindre reflet d'une source lumineuse qui viendrait l'éclairer, le modelé des volumes étant dû seulement à la règle bien connue que les surfaces qui sont vues de face sont légèrement plus claires que celles qui sont vues de biais. Elle-même a le « regard perdu », c'est-à-dire non-focalisé sur une chose précise sur laquelle elle porterait son attention.. Elle ne s'intéresse même pas au geste qu'elle fait de verser de l'eau. C'est une personne humaine, certes, mais rien ne l'identifie nommément : c'est l'âme de n'importe qui.

Le plus surprenant est que l'eau est rendue comme si elle était éclairée par une lumière extérieure. Les tenants du classicisme ne s'y retrouvent pas ; ils savent bien que l'éclairage ne peut pas être disposé par plages selon ce qui arrange le peintre, dans ce coin-ci mais pas dans celui-là. Abstenons-nous de traiter Ingres et ses collaborateurs de maladresse, car ce n'est pas vrai. Ces reflets intempestifs servent à diriger le regard vers deux zones particulières de la toile :

- une arrivée d'eau située derrière un rocher proche d'une fleur de lis ; cette eau vient bouillonner jusque sous les pieds de la personne.
- la sortie d'eau, qui est déversée d'une amphore et répartie en filets par les doigts de la main gauche de la personne, comme autant de canaux d'irrigation.

La circulation de l'eau entre l'entrée et la sortie n'est pas visible, mais elle est suggérée par la posture de la personne, qui se trouve déhanchée en sens inverse du mouvement de ses bras, et dont le poids ne s'applique sur rien de solide, seulement sur de l'eau. Là encore, abstenons-

nous de traiter Ingres de maladresse ; il savait très bien où se trouvent les hanches d'un modèle féminin qui tient la pose. Mais il jugeait *le motif qu'il peignait* plus important que *le respect d'un détail réaliste.* Le sujet de cette toile est une certaine circulation d'eau à l'intérieur de l'être humain, dont la surface extérieure doit se faire la plus discrète possible.

Les personnes qui cherchent dans ce tableau une allégorie n'y trouvent que du trompe-l'œil et n'en comprennent pas la signification.

Un motif a pour but de suggérer une réalité cachée ;
il n'a donc aucun sens pour les gens qui ne connaissent pas cette réalité.

Par contre les chrétiens qui connaissent la réalité spirituelle dont il s'agit – ils étaient peu nombreux au XIXème siècle – l'identifient sans l'ombre d'un doute. Pour eux

l'eau de l'amphore n'est pas de l'eau ordinaire, c'est l'eau vive promise par Jésus-Christ.

Cela ne signifie pas que les chrétiens puissent s'instruire en regardant cette toile ; tout au plus y trouveront-ils la réflexion du peintre qui les a précédés, ce qui alimentera leur propre réflexion. La révélation du mystère divin doit leur être parvenue autrement. Le motif a pour seuls buts de leur rappeler un mystère qu'ils connaissent déjà et de les conforter dans la vie religieuse qu'ils pratiquent déjà.

Mais l'interprétation d'un motif religieux est plus compliquée que cela. Comme pour les médaillons précédents les membres de la Société de Saint Jean s'étaient donné pour but de faire pratiquer par les chrétiens de Verrières une attitude spirituelle nouvelle pour eux. Il fallait donc agir en deux temps, d'abord leur expliquer de quelle eau il s'agissait, pour qu'ensuite le vitrail joue son rôle d'aide-mémoire. C'est une règle générale : il faut toujours connaître un mystère avant de le reconnaître dans une œuvre d'art religieuse. Il est utile de nous demander *ce que les simples chrétiens de 1882 savaient de l'eau vive,* avant que des prédicateurs leur en parle. La réponse est simple ; la plupart n'en avaient jamais entendu parler. En effet *l'épisode où Jésus rencontre la samaritaine au puits de Jacob était lu en semaine,* le vendredi de la troisième semaine de carême, et les missels dont ils disposaient ne comportaient que les textes des dimanches. Qui plus est, à la campagne, les gens étaient asservis à leur travail de l'aube au crépuscule ; ils lisaient peu.

Nous verrons plus loin les trois textes de l'évangéliste Jean qui révèlent cette eau promise par Jésus. Mais nous devons d'abord nous rappeler quelle était la pratique religieuse avant la pose de notre verrière.

La piété la plus populaire dans la région de Paris était celle de Saint-Bernard. Elle s'était développée il y a bien longtemps, pendant le séjour en France du pape Alexandre III, qui avait dû fuir l'Italie à la suite du schisme de 1159, et s'exiler dans le royaume de Louis VII. Ce pape était présent lors de la pose de la première pierre de N-D de Paris. C'est lui qui a érigé canoniquement la congrégation de Saint Victor à Paris, lui aussi qui a canonisé Saint Bernard de Clairvaux et Saint Thomas Beckett dont il partageait la spiritualité. L'église de Verrières n'était alors qu'un prieuré dépendant de l'abbaye de Saint Germain des prés. Elle a sans doute été dédiée à la Vierge Marie pendant le carême 1163 ; elle a été érigée en paroisse en 1165, lors de la naissance du dauphin de France Philippe II (Philippe Auguste) ; elle a été confirmée ensuite comme lieu de culte marial en 1178 par une bulle du même pape Alexandre III revenu à Rome. Les Verriérois qui ont restauré l'église du XIXème siècle connaissaient cette histoire ; la preuve en est qu'ils ont placé dans l'église une plaque de zinc rappelant la bulle de 1178 ; elle y est encore.

Partons donc de Saint Bernard. Lisons l'extrait bien connu de son sermon pour la nativité de la bienheureuse Vierge Marie : « *La vie éternelle est la source intarissable qui arrose la surface entière du paradis. Bien plus, c'est la source enivrante, la fontaine qui orne nos jardins, l'eau vive dont les flots impétueux se précipitent du Liban et inondent d'un fleuve de joie la cité de Dieu. Mais quelle est cette fontaine de vie, sinon le Christ, Notre Seigneur ? Quand le Christ votre vie, apparaîtra, alors vous apparaîtrez, vous aussi, avec lui dans la gloire. Sans doute la plénitude s'est pour ainsi dire vidée, pour devenir notre justice, notre sanctification, notre pardon, n'apparaissant plus comme la vie, la gloire et la béatitude. Les eaux de cette fontaine ont été dérivées jusqu'à nous sur les places publiques, bien que l'étranger n'y puisse boire. Ce filet d'eau céleste est descendu à nous par un aqueduc, qui ne nous distribue pas toute l'eau de la source, mais qui fait tomber la grâce goutte à goutte sur nos cœurs desséchés, aux uns plus, aux autres moins. L'aqueduc lui-même est plein, de sorte que tous reçoivent de sa plénitude, sans recevoir la plénitude qu'il contient. Vous avez déjà deviné, si je ne me trompe, quel est cet aqueduc qui, recevant la plénitude de la source qui jaillit au cœur du Père, nous distribue ensuite ce que nous en pouvons recevoir. Vous savez, en effet, à qui s'adressaient ces paroles : « Je vous salue, pleine de grâce.* » (Pierre Aubron, l'œuvre mariale de Saint Bernard,1936)

Claudius Lavergne s'est certainement inspiré de ce texte, puisqu'il a représenté la source d'eau vive comme

une fontaine sur une place publique, mais son inspiration est tout autre. Alors que Saint Bernard attribue à la seule Vierge Marie le rôle de « canal d'irrigation » pour les cœurs desséchés, le peintre verrier s'intéresse à des fonctions dont l'âme de tout être humain est capable.

Il n'y a dans les évangiles qu'une seule eau jaillissant d'une source ; il s'agit de

L'EAU VIVE PROMISE PAR JÉSUS POUR LA VIE ÉTERNELLE

Dès que ce thème est identifié, le motif a joué son rôle. C'est le rôle des prédicateurs, et non pas du vitrail, de révéler aux fidèles les grands mystères de la foi, et dans ce cas de leur expliquer ce qu'est l'eau vive. Parmi eux il y avait le curé de la paroisse, mais aussi des dominicains qui venaient prêcher dans les paroisses, pendant le carême ou lors des fêtes patronales. En effet le Père Henri-Dominique Lacordaire, qui avait fondé la Confrérie de Saint-Jean, avait aussi rétabli en France après 1839 l'Ordre des Prêcheurs (dominicains), supprimé depuis 1790. Le but poursuivi était de prêcher la religion chrétienne authentique tournée à la fois vers les hommes et vers Dieu, par opposition aux théologies libérales tournées seulement vers les hommes, par opposition aussi à des dévotions trop sentimentales qui renfermaient les priants sur eux-mêmes.

La méditation sur ce thème de l'eau vive se développe à partir de trois phrases de l'évangéliste Jean. Les voici. Un jour Jésus se présenta à une femme de Samarie sous les traits d'un homme assoiffé, harassé par une longue marche, quémandant de l'eau qu'elle venait de puiser. Il lui dit ceci : *« Tout homme qui boit de cette eau aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que moi je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; et*

l'eau que je lui donnerai deviendra en lui
une source jaillissante pour la vie éternelle. » (Jean 4,14)

Surmontant son étonnement, car Jésus était un étranger pour elle, elle lui donna à boire et même reconnut en lui un prophète ; elle était prête à recevoir son enseignement et à le faire connaître dans son village. Elle était déjà sur le chemin de la religion véritable. Un autre jour, Jésus s'est adressé à voix forte aux juifs venus en pèlerinage de pénitence au temple de Jérusalem : *« Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi, et qu'il boive, celui qui croit en moi ! Comme le dit l'Écriture*

des fleuves d'eau vive jailliront de son cœur » (Jean 7,38)

L'évangéliste ajoute que Jésus parlait de l'Esprit-Saint, autant dire de Dieu lui-même. Enfin, dans sa grande vision, Jean s'est entendu dire par le Christ siégeant sur le trône céleste : *« Tout est réalisé désormais. Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin.*

Moi je donnerai gratuitement à celui qui a soif
l'eau de la source de la vie ; (Apocalypse 21,6)

tel sera l'héritage réservé au vainqueur ; je serai son Dieu et il sera mon fils. » Ces phrases sont très étonnantes. Jésus ne dit pas que l'eau vive va rebondir à la surface de l'être humain qui la recevra, ni qu'elle va le traverser de part en part sans le transformer, à l'image de l'eau ordinaire qui coule d'amont en aval dans un canal d'irrigation. Il dit ceci :

L'EAU VIVE DEVIENDRA UNE SOURCE.JAILLISSANTE.

S'il s'agissait d'eau matérielle, ce serait une bien curieuse transmutation : le contenu liquide devenant le contenant solide !

Les théologiens, ainsi que le catéchisme que les chrétiens du XIXème siècle connaissaient, emploient à juste titre le mot *grâce* pour désigner tout ce que Dieu donne gratuitement à l'homme, par pure faveur et sans attendre de celui-ci quoi que ce soit en retour. Puis ils font une distinction entre ce qui modifie l'homme intérieurement et ce qui intervient dans son comportement extérieur. Il y a donc deux sortes de grâce :

- La grâce habituelle, sanctifiante, transforme l'âme de l'homme et le rend capable de mettre en œuvre l'autre sorte de grâce.
- La grâce actuelle, agissante, charismatique, lui permet d'agir de façon efficiente dans le monde, en vue du bien commun.

Cette conception de la transformation de l'homme est celle que s'en faisait Saint Paul :

Sous l'emprise de la chair, on tend vers ce qui est charnel ;
Sous l'emprise de l'Esprit, on tend vers ce qui est spirituel ;
et la chair tend vers la mort, mais l'Esprit tend vers la vie et la paix. (Romains 8,5-6)

Or il ne faut pas en rester là. Saint Paul lui-même n'en est pas resté là puisqu'il a aussi donné ce conseil :

N'oubliez pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous.
(1 Corinthiens 4,16)

La formulation de la doctrine de la grâce est restrictive, car elle ne s'intéresse qu'aux fonctions de l'âme humaine, sans prendre en compte le caractère transcendant des réalités qu'elles perçoivent et sur lesquelles elles s'exercent. La révélation de l'eau vive par Jésus ouvre des perspectives vertigineuses, si l'on se rappelle la différence de condition infranchissable qui existe entre l'incréé et le créé. Ce qui transite par l'être humain est l'Esprit-Saint, incréé. Certes, il ne dépose rien en l'homme qui provienne de sa substance divine, mais il utilise l'homme et s'en remet à lui pour agir dans le monde des créatures. Ainsi

L'HOMME CRÉÉ DEVIENT LE DÉPOSITAIRE DE LA GRÂCE INCRÉÉE.

Qui plus est IL DEVIENT LUI-MÊME UNE SOURCE DE GRÂCE
POUR LES PERSONNES QU'IL RENCONTRE

Remarquons que Jésus a promis l'eau vive à tous les hommes qui croiront en lui, à commencer par la samaritaine. Or sur ce vitrail particulier, la fontaine publique toute dorée représente la Vierge, libre de toute ambition personnelle, docile à la moindre inspiration de l'Esprit-Saint. Remarquons que le *programme iconographique* de cette église de Verrières présente une cohérence remarquable, non seulement dans les motifs du vitrail, mais aussi dans toute l'église. En simplifiant :

- *Les invocations des litanies s'adressent à la Vierge Marie.*
- *Les motifs représentent les principaux mystères et sacrements de la foi chrétienne.*

La correspondance a pour effet de présenter la Vierge Marie comme le modèle de la vie chrétienne, et de la donner en exemple aux fidèles pour leur propre vie. Le peintre verrier propose ainsi aux fidèles *une voie de pratique religieuse* efficace dans le monde créé : tout croyant est appelé comme Marie, à vivre dans cet échange merveilleux où l'homme s'en remet à Dieu, qui lui-même s'en remet à l'homme.

Tout croyant doit devenir une fontaine d'eau vive à l'exemple de la Vierge Marie.

Partant de la méditation sur l'eau vive − mais ce serait oublier la vierge Marie − on pourrait développer une théologie libérale, qui donnerait au dépositaire de la grâce de Dieu le libre-arbitre de décider *où, quand, comment, et avec qui* il utiliserait le pouvoir surnaturel qui lui est confié. Cette erreur s'est effectivement développée au XIXème siècle et perdure depuis chez bon nombre de chrétiens. Ainsi l'abbé Félicité de Lamennais (1782-1854), qu'il ne faut surtout pas confondre avec son frère Jean-Marie de la Mennais fondateur de la congrégation de Ploërmel, avait décidé de refaire la traduction des évangiles en français. Il avait remplacé l'expression « *source jaillissante pour la vie éternelle* » par celle-ci *« dans la vie éternelle »* en traduction de *« εἰς ζωὴν αἰώνιον » « in vitam ætérnam ».* Ce faisant il avait remplacé un complément de destination, qui exprime la destinée attribuée par Dieu au genre humain, par un simple complément de lieu ou de temps sur la terre. Cette faute de traduction est incompréhensible de la part de quelqu'un qui se prétendait traducteur. On comprend que Lacordaire, qui s'opposait aux visées purement politiques et terrestres de Lamennais, ait conseillé aux prédicateurs d'enseigner aux fidèles le thème de l'eau vive · · · mais en respectant le texte révélé. La présence de l'Esprit-Saint n'empêche évidemment pas le chrétien d'agir dans le monde et d'y mener une action politique voire guerrière, mais elle lui interdit de se déclarer l'auteur des actions entreprises et de s 'en attribuer le mérite. Le chrétien a sans doute intérêt à considérer que l'antique proverbe reste porteur d'une sagesse assurée : *« On prépare le cheval pour le jour du combat, mais c'est le Seigneur qui accorde le salut. »* (Proverbes 21,31 vulgate)

L'enseignement officiel de l'Église ne cite que rarement les paroles de Jésus concernant l'eau vive. Le pape Léon XIII cite le verset *Jean 7,38* dans son encyclique *Divinum illud munus* du 9 mai 1897, mais cela paraît une exception. Au contraire, les chrétiens reçoivent des mises en garde contre une mystique fausse, par laquelle ils croiraient se hisser à la condition divine. Voici des phrases extraites de l'encyclique *Mystici*

Corporis du pape Pie XII (29 juin 1943) : « *Nous n'ignorons pas que dans l'intelligence et l'exposition de cette doctrine mystérieuse de notre union avec le divin Rédempteur et spécialement de l'habitation du Saint-Esprit dans les âmes, s'interposent bien des voiles qui enveloppent comme d'une nuée cette doctrine mystérieuse à cause de la faiblesse de l'intelligence qui l'étudie.*[· · ·] *Nous ne désapprouvons pas ceux qui ouvrent diverses routes, tentent divers systèmes pour saisir et tâcher d'éclairer ce si profond mystère de notre union merveilleuse avec le Christ. Cependant, voici un principe qui s'impose à tous et doit rester inébranlable, s'ils ne veulent pas s'égarer loin de la doctrine authentique et de l'enseignement exact de l'Église : c'est qu'il faut rejeter tout mode d'union mystique par lequel les fidèles, de quelque façon que ce soit, dépasseraient l'ordre du créé et s'arrogeraient le divin au point que même un seul des attributs du Dieu éternel puisse leur être attribué en propre.* » (mystici Corporis 819)

Comment est-il possible de vivre sous la mouvance de l'Esprit-Saint ? Voyons cela sur un exemple qui se présente fréquemment. Une personne se rend au chevet d'un malade avec un désir intense et désintéressé de l'aider. Mais en chemin elle se fait la remarque qu'elle ne sait pas ce qu'elle va pouvoir lui dire ; elle ne peut même pas imaginer quels sont ses besoins réels, compte tenu de sa souffrance et de son évolution intérieure ; de plus elle craint les difficultés qu'il aura à écouter et à parler. La rencontre a lieu ; des paroles apparemment banales sont échangées ; la visiteuse ne se rend même pas compte qu'une parole divine passe par sa bouche ; et cependant le malade déclare ensuite : « Cette personne qui m'a visité, c'était le Seigneur. » Il est providentiel que la visiteuse ne se soit pas rendu compte de la phrase prophétique qu'elle a prononcée, car cela l'aurait remplie d'orgueil, en contradiction avec l'effacement qui lui est demandé devant la parole divine. Ce sont toujours des tierces personnes qui reconnaissent les prophètes, pas les prophètes eux-mêmes.

Les biographies des saints que l'Église nous propose en exemple montrent qu'ils ont vécu ainsi, entièrement donnés aux personnes qu'ils rencontraient et à l'action qu'ils avaient à mener, sans se vanter et sans rien reprocher aux gens qui ne se comportaient pas comme eux. Ils vivaient pourtant intérieurement dans une solitude d'autant plus douloureuse qu'ils ne ressentaient pas la présence de l'Esprit de Dieu auquel ils aspiraient et qui agissait par eux. Certes ils recevaient des révélations et des consolations fugitives, mais ne se trouvaient jamais dans une situation assez stable pour faire une pause et s'intéresser à eux-mêmes. Le moine russe Seraphim de Sarov (1759-1833), qui ne connaissait pas l'occident et que l'occident ne connaissait pas, faisait la même constatation ; il affirmait que *« Le vrai but de la vie chrétienne consiste dans l'acquisition de l'Esprit Saint de Dieu. »* et il expliquait aussi : *« l'âme parle et s'exprime par des mots lorsqu'elle est en prière. Mais lorsque descend l'Esprit Saint, il convient d'être absolument silencieux, d'écouter attentivement et de s'instruire des paroles de la vie éternelle qu'il veut bien nous annoncer. Il convient d'être pleinement éveillé dans son âme, dans son esprit et dans la pureté de son corps. »*

(Saint Seraphim de Sarov entretien avec Motovilov)

Depuis le XVIIème siècle, on a vu se développer les *actes de consécration*, par lesquels certains croyants se soumettent totalement à la volonté divine ; c'est peut-être la seule réponse valable à la tentation insidieuse de l'orgueil. Pour les gens qui jugent ces dévotions de l'extérieur, tout se passe comme si Dieu requérait de certains hommes une décision volontaire et inconditionnelle, qui l'autoriserait à se servir d'eux pour agir à sa guise dans le monde créé. Il arrive à ces incrédules de se gausser de telles pratiques, mais c'est parce qu'ils veulent s'en tenir à l'écart : *« Faute de croyants consentants, Dieu serait impuissant à sauver l'humanité !* », *« Seuls des personnages d'exception peuvent en arriver à une telle abnégation de soi ! » « Ce n'est pas une religion pour tout le monde »* En fait de nombreux chrétiens cheminent vers cet état où ils seront en permanence habités par l'Esprit-Saint. Là où ils en sont ils reçoivent les consolations dont ils ont besoin ; la grâce de Dieu ne leur fait jamais défaut. Le XXème siècle nous a donné de nouveaux témoins de cette foi « extrême ». Certains ont fait des actions héroïques, comme le Père Maximilien Marie Kolbe (1894-1941). D'autres, comme Mère Teresa de Calcutta (1910-1997) ou Henri Grouès l'Abbé Pierre (1912-2007), nous ont confirmé qu'il est possible de vivre de nombreuses années dans l'immensité obscure et silencieuse de la foi tout en restant fidèle à Dieu et dévoué aux hommes.

le sixième médaillon

Le sixième médaillon représente une prière bien connue, le Salve Regina. Il ne faut pas tirer occasion de cette représentation d'une *Vierge à l'Enfant* pour exposer des spiritualités ou des théologies autres que le texte même de cette prière. Le but poursuivi par le verrier est que la vue du vitrail entraîne les fidèles à la fredonner, à se la remémorer et à la rendre habituelle en eux. Il n'y a en cela aucune théorie spéculative.

SALVE REGÍNA

Salve Regína, Mater misericórdiæ, vita, dulcédo et spes nostra, salve.	Nous vous saluons Reine, Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur, notre espérance, salut.
Ad te clamamus, éxsules, filii hevæ. Ad te suspirámus, geméntes et flentes, in hac lacrimárum valle.	Enfants d'Ève, exilés, nous crions vers vous. Vers vous nous soupirons, gémissant et pleurant, dans cette vallée de larmes.
Eia ergo, advocáta nostra, illos tuos misericórdos óculos ad nos convérte.	Ô vous notre avocate, tournez donc vers nous votre regard miséricordieux.
Et Iesum, benedíctum fructum ventris tui, nobis post hoc exsílium ostende,	Et après l'exil de cette vie montrez nous Jésus le fruit béni de vos entrailles,
O clemens, O pia, O dulcis Virgo María.	Ô clémente, Ô aimante, Ô douce Vierge Marie.

Les paroissiens de cette église reconnaissent facilement cinq éléments qui se correspondent entre le texte de la prière et l'image du vitrail :

- La Vierge porte une couronne de Reine.
- Elle tourne son regard vers le fidèle qui s'adresse à elle ; elle lui présente Jésus.
- Elle porte sur sa robe un manteau qui s'écarte depuis les épaules. C'est une représentation caractéristique de la « VIERGE DE MISÉRICORDE», fréquente dans l'art chrétien occidental. Lorsque Marie est représentée « en pieds », ce manteau s'étend sur toute l'Église, représentée par de nombreux personnages beaucoup plus petits qu'elle, des saints, des ecclésiastiques, etc. L'image illustre alors une autre prière : *Sub tuum præsídium confúgimus, sancta Dei Génitrix.*
  Nous nous réfugions sous votre protection, sainte Mère de Dieu.
- Elle porte Jésus sur son bras. Ce n'est plus le nourrisson de la crèche, mais c'est bien son enfant, *le fruit béni de son sein.* On ne peut pas confondre cette image avec certaines icônes byzantines où Jésus est représenté adulte, à l'intérieur d'un médaillon séparé.
- Jésus bénit à deux doigts, ce qui est le signe de sa divinité. Il tient dans une main le monde entier, *sans que celui-ci pèse sur lui.* La croix dressée sur le monde est l'instrument de la MISÉRICORDE DE DIEU. C'est le :
  SALUS MUNDI. SALUT DU MONDE

La signification de ce vitrail est donnée par les paroles de la prière, qui expriment le désir intense d'être l'objet de la miséricorde du Christ ressuscité par l'intercession de la Vierge Marie. Il représente ainsi

L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

Nous nous sommes déjà habitués à considérer que *l'univers créé comporte deux ordres de réalité*, le monde temporel et le milieu spirituel, que les fidèles appellent plus couramment *la terre* et *le ciel*, selon les termes utilisés par le Credo. La terre est composée de tout ce qui est observable par les sens, éventuellement relayés par de l'appareillage scientifique, tandis que le ciel désigne tout ce qui est pressenti par les fonctions spirituelles de l'âme humaine. Ces deux sous-ensembles ne sont pas disjoints, puisque l'âme humaine participe des deux, mais le ciel n'est pas représentable par des éléments terrestres. Voyons comment cette conception du monde apparaît dans le vitrail, et plus généralement comment les artistes sont amenés à en tenir compte quand ils réalisent une œuvre religieuse.

Voici quatre points remarquables :

1. La Vierge et l'Enfant sont au ciel

L'art chrétien a développé des signes spécifiques pour désigner les réalités célestes. La plus répandue, dans l'art de la mosaïque puis des icones, consiste à disposer les éléments graphiques sur un fond en or. Ici, il s'agit d'un fond bleu parsemé d'étoiles qui rappelle la croix du mausolée de Galla Placidia à Ravenne (Vème siècle). Dans une autre église de Ravenne, Sant'Apollinare in Classe (VIème siècle), la croix porte à son pied l'expression SALUS MUNDI. La raison en est que la croix à laquelle le salut du monde a été suspendu fait partie des réalités célestes.

détail de la voûte étoilée
de Galla Placidia

La voûte étoilée est un signe conventionnel, qui a été repris en occident au XIXème et au XXème siècle. Nous en avons plusieurs exemples à Paris, par exemple la Vierge qui est peinte à la clé de voûte du transept de Notre Dame de Paris, et aussi la voûte de Saint Germain des Prés. Les fidèles de Verrières en comprennent sans hésitation la signification ; Jésus et Marie sont au ciel.

Une contrainte de l'art religieux est la nécessité de distinguer les éléments graphiques qui représentent la terre de ceux qui représentent le ciel. Cela impose souvent le cloisonnement des œuvres en zones nettement identifiables. Les façons de faire sont variées. Ici c'est le remplage en pierres qui assure ce rôle entre les différentes parties du vitrail ; les fleurs des jardins dans des chandeliers appartiennent à la terre tandis que les étoiles désignent le ciel. Dans de nombreuses églises les statues des saints du ciel sont placées dans des niches, qui les isolent du reste du mur du bâtiment ; ces niches, qui sont d'ailleurs héritées de l'art païen antique, remplissent aussi ce rôle de cloison entre la terre et le ciel. Les frises géométriques qui cernent les vitraux ou qui soulignent les arêtes des voûtes remplissent le même rôle. Dans l'église de Verrières, les pinacles de l'autel néo-gothique désignent ainsi les statuettes de quatre habitants du ciel.

2. La Vierge et l'Enfant ont leur aspect terrestre

On affirme parfois que tout ce qui se trouve dans l'espace mental des hommes a été acquis par les sens. Cela n'est pas vrai, puisqu'il y surgit toute sorte d'éléments, aussi divers que des besoins à peine conscients, des expressions des états modifiés de la conscience, des rêves, des inspirations poétiques, des musiques envoûtantes, etc. Cependant,

tout ce qui se trouve dans l'espace mental a la même apparence que le monde matériel.

La distinction entre l'apparence des choses (ἰδέα - species) et les choses elles-mêmes remonte à l'antiquité, mais ici nous nous abstenons de faire de la philosophie pour en rester à l'étude du vitrail. Nous nous contentons de constater que cette distinction entre apparence et réalité est utile à notre propos et qu'elle est bien comprise des fidèles qui fréquentent cette église.

Remarquons sur quelques exemples que les mots utilisés pour parler de ce qui a été vécu est en toutes circonstances le même que dans la vie lucide :

- Un rêveur raconte au réveil qu'il s'enfuyait à travers une forêt en flamme et qu'il entendait feuler un tigre qui le poursuivait.
- Un malade soumis à un dédoublement de personnalité explique qu'il parlait avec sa voix normale, mais qu'une autre voix, plus grave et plus rauque le contredisait et lui faisait peur.
- Une personne qui a vécu une expérience mystique la décrit avec le vocabulaire de la vie courante. Relisons le témoignage de Henri-Dominique Lacordaire : « L'obélisque de granit qui était au milieu de la place Saint Pierre chanta pour nous tous, muets et ravis, l'hymne du Dieu victorieux. »
- Les chrétiens ont admis par la foi que le Corps et le Sang du Christ, qui sont des réalités spirituelles, prennent l'*apparence matérielle* du pain et du vin.

Le vocabulaire des langues humaines a d'abord une signification pour le corps : formes et couleurs visibles, sons audibles, odeurs, goûts, sensations tactiles, températures, sensation de bien-être ou de mal-être, respiration à pleins poumons, jouissance de boire une eau rafraîchissante, etc. Ces images ne trompent personne ; les chrétiens savent bien que la vie céleste est une réalité toute différente de la vie terrestre ;les connaissances s'y expriment sans doute par des signes différents de ceux du corps.

Un point essentiel de la foi chrétienne est qu'il y a une continuité de la personne humaine lors du passage par la mort. L'Église enseigne fermement que les baptisés possèdent déjà la vie éternelle, bien qu'ils n'en soient pas clairement conscients. Pour eux la mort est donc une transition entre un premier état où ils observent l'univers depuis leurs aptitudes corporelles et un deuxième état, mystérieux, où ils utiliseront leurs facultés spirituelles. Cette transition est inconcevable, mais elle est cependant appréhendée de façon assez simple :

La « séparation » de l'âme et du corps est un déplacement de la conscience psychologique.

L'homme se conçoit comme un être continuellement changeant, différent le lendemain de la veille, mais en qui perdure une *conscience unique et ininterrompue*. Soyons prudents. Évitons de projeter sur les fidèles de 1882 les notions de psychologie dont nous sommes imprégnés depuis Sigmund Freud. Eux, ils étaient contemporains de Jean-Martin Charcot et avaient sans doute entendu parler de l'hypnose, mais ils ne connaissaient pas les instances inconscientes auxquelles nous nous référons aujourd'hui.

La conscience est une notion pratique, indépendante des connaissances en psychologie.

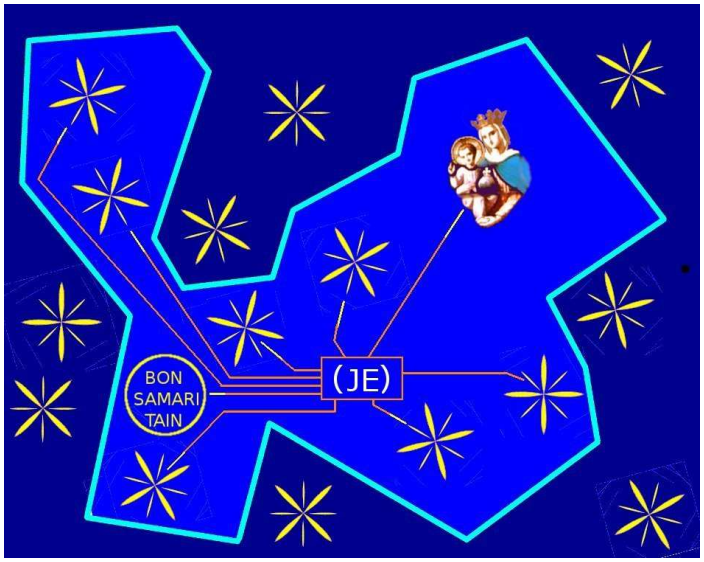
C'est elle qui autorise l'homme à dire (JE). « (J')ai peur ». « (JE) pense ». « (JE) rêve ». « (JE) (ME) souviens ». « (J')ai perdu la mémoire ». « (J')espère aller au ciel ». Son existence est admise et utilisée par les chrétiens comme un présupposé évident.

Pour illustrer cette façon particulière de penser, permettons-nous d'extraire de son contexte une phrase bien connue de Sainte Thérèse de Lisieux, notée le 17 juillet 1897 dans le « cahier jaune ». Elle dit ceci : *« Si le bon Dieu exauce mes désirs, mon Ciel se passera sur la terre jusqu'à la fin du monde. Oui, je veux passer mon Ciel à faire du bien sur la terre »*. Thérèse, qui vivait encore dans son corps terrestre s'imaginait déjà au ciel ; et elle pensait que de là, inversement, elle se considérerait sur la terre. Telle était son ESPÉRANCE. Aujourd'hui il existe dans de nombreuses églises des statues de Sainte Thérèse où cette dernière phrase est rappelée. Les fidèles ne mettent pas en doute que la conscience psychologique de Thérèse s'est conservée, entre la terre et le ciel. Qui plus est, ils s'adressent à elle, peut-être sans trop s'analyser eux-mêmes, en formulant des prières *dans leur propre conscience*.

Les échanges de connaissances entre la terre et le ciel
se font entre des personnes centrées sur leur conscience.

3. Les attitudes spirituelles sont universelles.

Le sixième médaillon montre quelques étoiles derrière la Vierge et l'Enfant, ce qui revient à placer ces deux personnes dans le ciel. Il s'agit, nous le savons déjà, d'une démarche artistique purement conventionnelle. La voûte étoilée, celle que l'on contemple avec enthousiasme par une belle nuit sans nuages, évoque aux êtres humains qui vivent sur la terre tout ce qui les transcende. Abraham y a vu la multitude des croyants qui devaient constituer sa lignée. Les chrétiens y voient une évocation du milieu spirituel auquel ils participent sans le connaître, à savoir l'édifice spirituel fondé par Jésus-Christ. Il est évidemment impossible de représenter graphiquement ou musicalement ce milieu spirituel qui se situe hors des coordonnées de temps et d'espace. Tout ce qu'on peut faire, c'est reprendre l'intuition des artistes de Ravenne et peindre un ciel étoilé sur la voûte d'une église, en déclarant que chaque étoile représente une *attitude spirituelle* particulière.



Mais, réfléchissons à notre tour à ce motif grandiose qui enveloppe l'homme qui sort la nuit de sa tente ou de sa maison. Contrairement à ce qu'on imagine habituellement, la voûte étoilée ne peut pas représenter les réalités spirituelles elles-mêmes, mais seulement l'aspiration de cet homme à élever sa conscience vers elles. Même avec beaucoup de naïveté personne ne peut croire que les points lumineux qu'il regarde par ses yeux contiennent toute l'émotion métaphysique qu'il ressent intimement dans tout son être. Que se passe-t-il réellement en lui ? Sans doute fait-il deux choses à la fois : il observe une étoile et éprouve un sentiment. Ou bien, si c'est une homme de foi, il fixe l'étoile de ses yeux en formulant consciemment une prière. Ce faisant, il associe ce point lumineux à un « chemin » possible de la terre vers le ciel. La multitude des étoiles lui fait penser aux innombrables directions que son âme peut envisager de prendre pour s'élever vers Dieu. Il peut en choisir une arbitrairement et lui donner un nom pour guider sa prière, par exemple SALVE REGINA. Il peut choisir une autre étoile et la nommer BON SAMARITAIN. Ce ne sont que des exemples particulier, mais il seront utiles dans les pages qui suivent.

Toute personne est caractérisée, *à une date donnée de sa vie terrestre*, par l'ensemble des étoiles qu'elle est capable d'atteindre, sachant qu'il y en a bien d'autres qu'elle ne connaît pas. À partir de son centre de conscience, appelé ici (JE), elle peut décider *délibérément* de chanter le Salve Regina ; elle accède ainsi pour de vrai à cette attitude spirituelle particulière qui consiste à saluer le Mère de Miséricorde et à établir avec elle un lien affectif. *L'étendue spirituelle de la personne* est représentée ici par une teinte bleue moins vive que le reste de la voûte.

La piété mariale se heurte, de la part de ses opposants, à une vive objection. Marie, disent-ils, n'est qu'une femme, avec les mêmes limitations que les autres êtres humains ; comment pourrait-elle accompagner personnellement des millions, voire des milliards d'hommes qui cheminent vers le Christ ? Et de fait, lorsqu'elle vivait sur la terre, Marie était considérée par son entourage comme une femme semblable aux autres. Un jour Jésus, qui parcourait la Galilée, revint dans sa patrie (Nazareth) et enseigna dans la synagogue. Les gens furent frappés d'étonnement en observant son comportement : *« D'où lui viennent cette sagesse et ces miracles ? Celui-là n'est-il pas le fils du charpentier ? N'a-t-il pas pour mère la nommée Marie ? »* (Matthieu 13, 54-55) Si Marie avait été notoirement différente des autres femmes de la bourgade, ils n'auraient pas réagi ainsi. La question se pose donc de savoir comment un être humain peut entretenir dans le milieu spirituel des relations interpersonnelles qui dépassent de loin les possibilités de son corps.

La raison en est que le milieu spirituel, que Lacordaire appelait le royaume des âmes, n'a pas la même structure que le monde physique, dans lequel les corps évoluent. Les personnes qui participent à une même attitude spirituelle utilisent les mêmes capacités spirituelles, identiques à celles du Christ, et sont animées par la même modalité de l'Esprit Saint. L'information d'origine corporelle est contingente, mais l'information spirituelle est universelle, directement accessible à tous.

4. Le fidèle établit un lien affectif avec la Vierge et l'Enfant.

Les critiques d'art savent bien qu'ils ne doivent jamais analyser une œuvre sans tenir compte du spectateur qui la regarde ; ils n'aboutiraient qu'à la mauvaise prose de certains guides touristiques. Face à une œuvre faite de main d'homme, tout comme face à un site naturel, le visiteur peut soit se projeter dans ce qu'il voit, soit le rejeter ; ses réactions doivent toujours être prises en compte par le critique. Que l'œuvre soit concrète ou abstraite, représentative ou non-représentative, réaliste ou imaginaire, porteuse ou non d'un message philosophique, réalisée ou non pour être insérée dans une architecture qui la mettra en situation, dans tous les cas elle est évocatrice de quelque chose qui émeut celui qui la contemple. Cette émotion est la raison d'être de l'œuvre.

Exprimons un regret : c'est que les médaillons du vitrail sont trop petits et trop éloignés, ce qui était sans doute inévitable. On admirera mieux l'art de Claudius Lavergne sur la photo que voici, malgré ses imperfections. Il a su donner à Marie les mêmes yeux clairs et miséricordieux que celui de son fils, envelopper leurs deux visages de douceur et de sérénité, et diriger leurs regards vers le fidèle qui passe par le porche en contrebas du vitrail. Ces deux personnes ont un attrait qui donne le désir de les connaître plus intimement et qui porte à les aimer.

Laissons de côté une critique qui a malencontreusement cours chez certains chrétiens peu affables. Ceux-ci prétendent avec condescendance que la piété mariale est une forme de religion populaire, respectable certes ! mais qui est le fait de personnes manquant de capacités intellectuelles, incapables d'appréhender l'univers dans lequel elles sont plongées autrement qu'au travers de leur sentimentalité. Il est clair que cet argument ne tient pas ! L'espérance de tout croyant, intelligent ou non, est de se retrouver un jour au ciel avec sa personne tout entière, donc avec toutes ses capacités mentales : pourquoi devrait-il renoncer à sa propre sentimentalité lorsqu'il s'adresse aux habitants du ciel. ?

Permettons-nous une réflexion directement inspirée de l'enseignement du Père Lacordaire et de ses frères prêcheurs. L'image du sixième médaillon intervient comme l'obélisque de la place Saint Pierre. Le paroissien de Verrières peut passer sous le vitrail sans lui prêter attention et même s'en détourner ; il reste libre de refuser la miséricorde divine dont il pressent qu'elle risque de le happer irrésistiblement et de le contraindre lui-même à pratiquer une miséricorde semblable à elle. La méfiance de cet homme, qui est toute naturelle, lui sert d'avertissement. S'il persistait délibérément à échapper au projet divin, il perdrait pour lui-même l'action sanctificatrice de l'eau vive ; il perdrait la vie éternelle. À long terme, il ne dispose d'aucune échappatoire.

Le Christ ressuscité agit avec sa toute-puissance divine, à laquelle rien ni personne ne saurait résister.

Mais voyons la situation d'un autre paroissien qui se met à fredonner « SALUT, REINE, MÈRE DE MISÉRICORDE. » Cet homme-là se trouve lui-aussi sur la terre, ses semelles bien posées sur le dallage de l'église, et cependant il s'adresse à la Vierge qui est au ciel, dans un ordre réalité qui lui est présentement caché. Il ne faut pas croire qu'il soit particulièrement naïf, mais seulement qu'il fait confiance aux inspirations qu'il reçoit du ciel par ses facultés spirituelles. Il n'y a pas lieu de le persifler comme certains incroyants invétérés qui affirment : « *Par toute la terre il y a des gens qui chantent et dansent devant des totems ou des icônes faits de mains d'hommes! Il adorent du bois et de la peinture !* » Ce n'est pas cela. Les croyants ne sont pas dupes du caractère artificiel des objets qui soutiennent leur prière, et savent bien que la frontière entre la terre et le ciel n'est pas dans ces objets. Elle est en eux-mêmes qui sont à la fois corps et esprit.

Le croyant qui se situe ainsi sous le regard de Jésus et de Marie, par le moyen du *Salve Regina*, utilise à la fois des aptitudes corporelles et des facultés spirituelles : il chante avec sa bouche, et il reçoit pieusement la miséricorde de Jésus comme un don de l'Esprit. Il établit dans son être même une porte entre le monde physique et le milieu spirituel. Cette position privilégiée dans l'univers est souvent décrite comme un dialogue intérieur, mais c'est une erreur : l'homme n'est pas enfermé en lui-même, puisqu'il est un passage. Disons plutôt qu'il adopte une

ATTITUDE SPIRITUELLE.

Les attitudes spirituelles possibles sont extrêmement diverses, car toutes les situations terrestres de la vie humaine, qu'elles soient volontaires ou subies, peuvent être vécues dans la foi comme des occasions de recevoir ou de transmettre l'eau vive, autrement dit comme des participations à la vie éternelle.

Les attitudes spirituelles, quoique différentes, peuvent être très voisines les unes des autres. Voici la « Médaille Miraculeuse » dont le dessin a été dicté par la Vierge Marie à Sainte Catherine Labouré en 1830, dans une expérience mystique. Toute médaille établit un cloisonnement entre l'objet métallique que l'on peut manipuler et l'effigie qui est frappée à sa surface, le plus souvent pour commémorer un événement notoire ou un homme célèbre. Dans une médaille de piété, l'effigie représente le milieu spirituel. Ici la phrase sur son pourtour est la prière qui est adressée par les fidèles de la terre à la Vierge du ciel ; c'est l'attitude spirituelle qui relie la terre au ciel.

Ô MARIE CONÇUE SANS PÉCHÉ PRIEZ POUR NOUS QUI AVONS RECOURS À VOUS.

On voit des rayons dont certaines personnes affirment qu'ils émanent des mains de Marie, et donc qu'ils « symbolisent » le moyen mis à sa disposition pour qu'elle agisse sur la terre, à savoir l'Esprit-Saint dont elle obtient la venue sur ceux qui ont recours à elle. Telle est bien la foi chrétienne, mais ce n'est pas cela qui est dessiné. Regardons-mieux car notre propos, dans cette note, est d'apprendre *à décrypter les signes graphiques* utilisés dans les œuvres religieuses. La rayons ne proviennent pas de Marie, mais du MANTEAU DE MISÉRICORDE qu'elle porte sur elle. Ils représentent la GLOIRE DE DIEU dont elle est revêtue comme d'une lumière englobante.

Ainsi ces deux prières adressées à la Vierge Marie orientent de la même façon la vie religieuse des croyants ; Ce sont des attitudes spirituelles partant de la terre vers le ciel.

UNE ATTITUDE SPIRITUELLE EST UNE DISPOSITION DE L'ÊTRE HUMAIN
PRISE SUR LA TERRE
QUI ORIENTE SON ÂME VERS LE CIEL.

Cette conception de l'âme humaine comme dotée à chaque instant soit d'une orientation vers le ciel, soit au contraire d'un refus de cette orientation, est parfaitement cohérente avec ce que celle-ci ressent. Elle appelle son attitude « PRIÈRE » et elle dit en parlant d'elle-même que :

LA PRIÈRE EST UNE ORIENTATION DE L' ÂME VERS DIEU.

deux autres vitraux

Le vitrail circulaire que nous venons de lire se termine sur une expression particulière de l'espérance chrétienne : *le fidèle demande à la Mère de Miséricorde qu'elle lui montre Jésus, le fruit béni de son sein.* Ce fidèle ? imaginons qu'il soit encore là aujourd'hui, en train de sortir de l'église avec son missel à la main. Si nous avions à représenter l'intention de Claudius Lavergne, que ferions-nous ? C'est évidemment ce fidèle fredonnant le Salve Regina que nous peindrions, car ce qui serait significatif, ce serait son regard orienté vers le sixième médaillon. Cette réflexion nous fournit non seulement la clé de lecture des vitraux de Claude Lavergne mais aussi, peut-être, la façon dont il avait l'habitude de considérer les gens.

La spiritualité de Claudius Lavergne s'exprime dans l'orientation des regards.

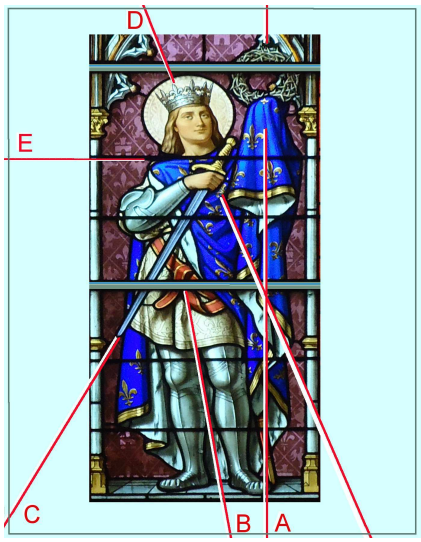
Le vitrail de saint Anne montre l'habileté de dessinateur de notre maître-verrier. et confirme son sens religieux. Cette image change de signification quand on s'approche d'elle. De loin *le mouvement corporel* de sainte Anne montre une mère pleine de tendresse, approchant son visage de celui de son enfant. De près *les directions des regards* dévoilent leurs attitudes spirituelles. Anne contemple la pureté de Marie représentée par le lis blanc. Celle-ci est déjà attirée vers le ciel ; sa main gauche dit à Anne sa mère : « regarde là haut ! »

Sur cette image,ce n'est pas Anne qui regarde le lis, mais le lis qui attire le regard d'Anne, car il est le signe de la présence de Jésus-Christ à travers Marie. Nous sommes dans la spiritualité de Lacordaire : *c'est toujours Jésus-Christ ressuscité qui attire les êtres humains.* C'était déjà vrai, comme ici pour Sainte Anne, avant sa propre venue sur la terre à Bethléem.

Ce vitrail porte la mention « offert par les demoiselles de la paroisse ». Ces mots sont très concrets. Claudius Lavergne connaissait ces demoiselles et très probablement leur avait expliqué son travail. Imaginons l'une d'elles face à ce vitrail. Elle comprend bien que Sainte Anne devait être étonnée d'avoir mis au monde une fille toute-belle pour Dieu, tota pulchra. Elle se demande en souriant s'il n'arrivait pas à Marie, dans la vie courante, de faire des bêtises à la manière des autres enfants ! Elle admire la délicatesse des mains d'Anne qui soutiennent Marie sans la contraindre, puis elle prend part à sa contemplation du lis . Cette méditation élève son âme vers le ciel.

En fait le verrier a placé ici l'itinéraire inverse de celui que nous venons de décrire, celui de la grâce qui provient de Dieu vers l'âme de la jeune paroissienne. Le Christ ressuscité utilise la pureté de Marie et l'émerveillement d'Anne pour attirer à lui les personnes qui se tournent vers ces saintes dans leurs prières.

Par contre l*e vitrail de saint Louis est maladroit et semble inadapté au programme iconographique de l'église.* Le personnage de saint Louis est composé d'éléments disparates. Il semble que Claudius Lavergne ait voulu organiser son dessin autour de cinq lignes principales, ce qui fait beaucoup, surtout pour un élève et ami de Ingres. Le bras gauche élève la couronne d'épines du Christ selon la verticale A. Les pieds reportent la masse du corps sur le sol selon la ligne B, qui est oblique ! Le bras droit tient l'épée de façon à désigner la couronne selon la ligne C ; nous préférerions que le visage regarde la couronne. Le cou fixe la tête au corps selon la ligne D, mais le visage est orienté différemment ! La ligne E des épaules est maintenue horizontale. Une hypothèse probable serait que la donatrice du vitrail, Mme Henri de Vilmorin, ait demandé, pour rappeler la foi de son beau-père Louis de Vilmorin, que soit reproduite une gravure qu'elle possédait de lui, typique de l'imagerie religieuse bien utile mais souvent maladroite du XIXème siècle.



Ce vitrail présente un détail insolite. L'arcature gothique, ne devrait contenir que des attributs du saint qu'elle présente. Or on y voit, outre les fleurs de lis, trois motifs dont aucun n'est complet mais qui sont faciles à reconstituer : l'aigle impérial, le lion armé et couronné, le château ouvert. Ce sont des meubles du blason d'Anne d'Autriche.

Voyons pourquoi ces détails terrestres sont représentés ici dans le ciel.

On retrouve ces deux mêmes saints, Sainte Anne et Saint Louis, sur une autre verrière de Claudius Lavergne, qui se trouve dans l'église Saint Vincent de Paul à Blois, *la verrière du vœu de Louis XIII,* qui est reproduite sur la page ci-contre. On y remarque trois niveaux :

– Le roi de France Louis XIII et la reine Anne d'Autriche sont sur la terre, agenouillés sur des coussins de prière. Leurs regards sont dirigés vers Jésus, qui est le destinataire de leurs prières.
– Les saints patrons du couple royal sont en retrait. Louis XIII et Anne d'Autriche ne les voient pas, ce qui rappelle qu'un grand abîme a été disposé, empêchant de passer du ciel à la terre et de la terre au ciel (Luc 16,26). Cependant leurs postures montrent qu'ils accompagnent la prière des hommes qui sont encore sur la terre.

Les croyants de la terre et du ciel, qui adoptent une même attitude spirituelle sont en communion dans un même domaine du royaume des âmes.

– Le troisième niveau est séparé des deux autres par des nuages. C'est là que se trouve l'objet de la foi et de l'espérance chrétienne, la Vierge Marie et le Seigneur Jésus. C'est là qu'est la miséricorde de Dieu. Très souvent dans l'art religieux, *les regards des personnes les unes vers les autres sont des conventions graphiques ; ils matérialisent des échanges spirituels.* C'est le cas ici, mais dans la spiritualité de Lacordaire, il y a aussi une autre signification :

Ce ne sont pas les hommes qui décident de regarder Jésus, mais Jésus-Christ qui attire leur regard.

Ce qui est représenté ici n'est pas une scène historique, mais une réalité subjective : c'est LA FOI DU ROI DE FRANCE, la foi qui l'habitait alors qu'il était encore sur la terre, sans autres représentations mentales à sa disposition que celles de la terre.

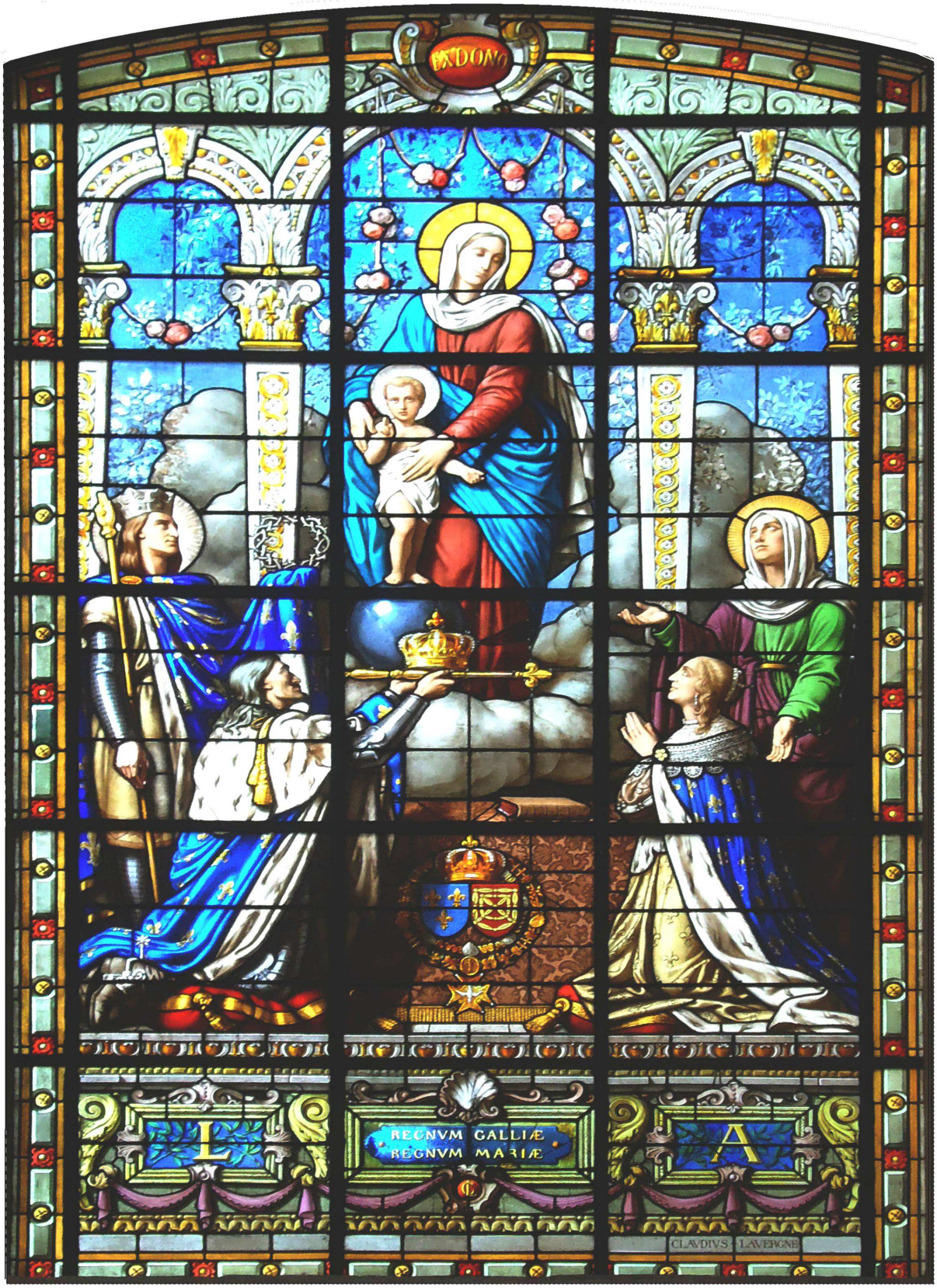
Mais Claudius Lavergne excellait dans l'art de composer des images possédant un double niveau de lecture. Voyons donc aussi la signification historique de cette verrière.

Les armoiries au bas du vitrail rappellent qu'une même couronne, celle de Henri IV dont a hérité Louis XIII, regroupe deux royaumes, la France et la Navarre. La consécration du royaume de France à la Vierge Marie, a eu lieu à Notre-Dame de Paris le 10 février 1638. Les événements politiques, qui ensanglantaient la terre, ne figurent pas sur ce vitrail qui a une signification cosmique, ordonnée autour d'un personnage central, Jésus-Christ bénissant. Le roi Louis XIII, conscient de la *« faiblesse de l'âge auquel il était entré au gouvernement de la couronne de France »,* attribuait à la justice de Dieu le fait que son royaume avait été épargné face a*ux « pernicieux desseins »* des adversaires de la France et de l'Église. Une habile politique d'alliances, mise en place par le cardinal de Richelieu, avait tenu jusqu'alors la France en dehors de la guerre de Trente Ans, mais Louis XIII avait aussi conscience du rôle qui lui incombait par son onction royale ; il devait faire en sorte que la France remplisse son rôle de pays défenseur de l'Église auprès de populations opprimées. C'est pourquoi il avait choisi, pour remettre à la Vierge Marie la souveraineté sur son royaume, le moment où il s'apprêtait à intervenir militairement pour soutenir les principautés électives du Palatinat et de la Bavière, qui étaient catholiques, face à certains princes protestants qui ne poursuivaient que leurs ambitions personnelles. Telle est l'ambiguïté du pouvoir, qui conduit à la fois à adopter une attitude d'humilité face à Dieu, et à déclencher une opération guerrière sur la terre.

Nous savons que l'histoire ne s'arrête pas là. Pendant la Fronde, le 25 mars 1650, le jeune roi Louis XIV signa à Dijon le texte d'une nouvelle consécration de la France à la vierge Marie, à la demande d'Anne d'Autriche devenue régente, elle-même influencée par Mazarin. Ce nouveau texte, très intellectuel, trahit clairement le souci politique qu'avait Mazarin de se faire obéir par les Archevêques, les Évêques et les Officiers principaux des villes du royaume. Mais on n'y reconnaît ni l'élan ni la sincérité que la foi aurait donné à un jeune roi de douze ans. Lui il subissait des humiliations inadmissibles, contraint à fuir Paris, à coucher sur la paille avec des miséreux sans être en mesure de les secourir, et même être retenu prisonnier au Palais royal. Son oncle Gaston, le frère de Louis XIII qui avait reçu en apanage le duché d'Orléans, prit partie pour les frondeurs et s'apprêta à gouverner la France avec le parlement de Paris, en opposition au pouvoir royal. Louis XIV ne put rentrer triomphalement à Paris que le 21 octobre 1652. Gaston d'Orléans fut relégué dans son château de Blois jusqu'à sa mort le 2 février 1660. L'église qu'il construisait en face du château fut dédicacée à Saint Vincent de Paul, qui était resté le confesseur et fidèle conseiller d'Anne d'Autriche.

Le vitrail du XIXème siècle est bien postérieur à tous ces événements, mais le fait qu'il a été réalisé par Claudius Lavergne lui ajoute une nouvelle conception de l'histoire. Jésus-Christ ne provoque pas arbitrairement les événements qui doivent se produire sur la terre ; il ne choisit pas la France plutôt que l'Espagne ou tout autre pays ; *il appelle le monde entier à construire le royaume des âmes.*

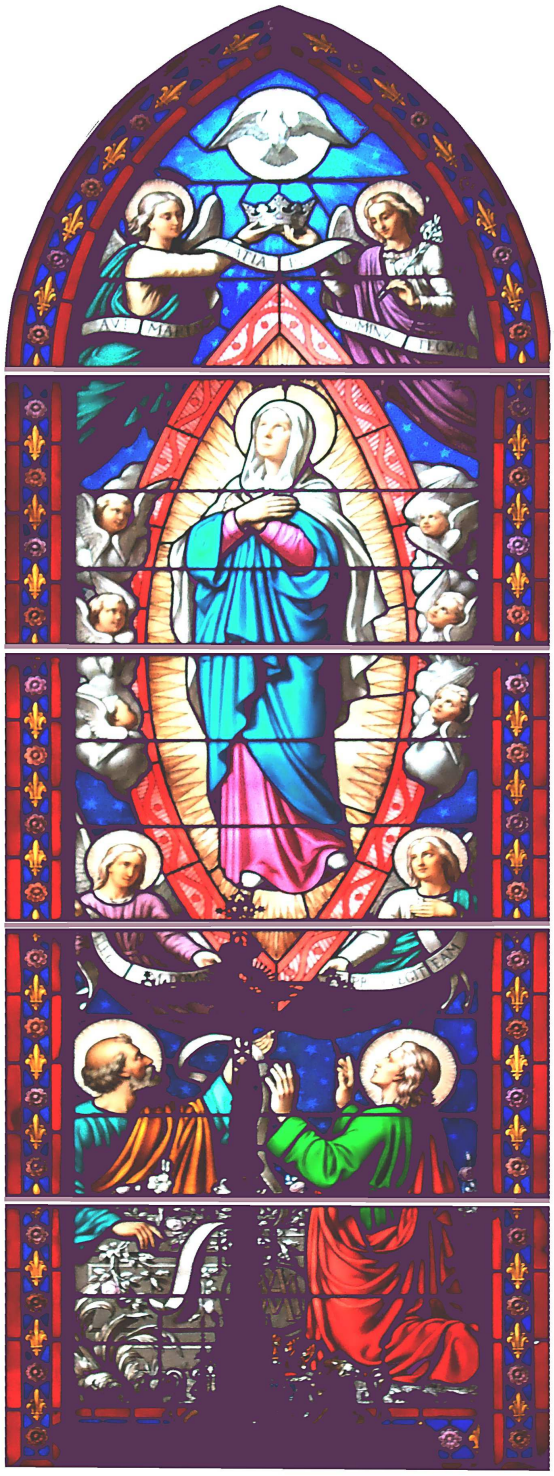
La vénération à Paris de la couronne d'épine du Christ, signe de sa royauté universelle, ainsi que la procession du vœu de Louis XIII sont des pratiques religieuses encore bien vivantes de nos jours.



Comme il l'avait voulu et comme il l'avait annoncé,
Jésus-Christ a établi sur la terre le royaume de Dieu,
le royaume des âmes dont il est le chef ;
il l'a établi malgré la difficulté de régner sur les hommes
par la foi, l'amour et l'adoration.

Henri-Dominique Lacordaire Qui est Jésus-Christ page 91

Notre-Dame de l'Assomption



En l'autorité de notre Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux Apôtres Pierre et Paul, et par notre propre autorité, nous prononçons, déclarons, et définissons comme un dogme divinement révélé que l'Immaculée Mère de Dieu, la Vierge Marie, après avoir achevé le cours de sa vie terrestre, fut élevée corps et âme à la gloire céleste.

Pie XII 1er novembre 1950
constitution apostolique
Munificentissimus Deus

La Vierge Immaculée, préservée de toute tache de la faute originelle, ayant accompli le cours de sa vie terrestre, fut élevée corps et âme à la gloire du ciel et exaltée par le Seigneur comme la Reine de l'univers, pour être ainsi plus entièrement conforme à son Fils, Seigneur des seigneurs, victorieux du péché et de la mort.

Concile Vatican II 21 novembre 1964
Constitution dogmatique
Lumen Gentium 59

Les vitraux de l'église de Verrières sont naturellement ordonnés à celui-ci, que nous avons annoncé en étudiant le quatrième médaillon du vitrail circulaire. Pour tout chrétien, la tension vers Dieu s'accompagne de l'espérance de voir un jour Jésus-Christ victorieux du péché et de la mort. La foi de l'Église est que la Vierge Marie dispose déjà de cette vision béatifique. Les chrétiens du XIXème siècle ne connaissaient évidemment pas les formulations du XXème siècle, mais leur foi était déjà celle-là.

la représentation de Dieu

Est-il permis et même simplement possible de représenter Dieu ? La Bible rapporte que Dieu lui-même a dit un jour à Moïse : « Tu ne peux pas voir ma face, car l'homme ne saurait me voir et rester en vie ». (livre de l'Exode 33,20-23) Ce verset est peut-être, entre beaucoup d'autres considérations, à l'origine de la crise iconoclaste qui a frappé le christianisme au VIIIème siècle, mais il ne pose généralement pas de problème aux théologiens chrétiens des autres époques historiques. Ce que ceux-ci retiennent c'est que

Moïse se trouvait en présence de Dieu qui se révélait à lui par sa Parole.

Cette Parole était elle-même Dieu, et elle était audible. Les chrétiens du XIXème siècle étaient surtout sensibles au fait que le Saint-Esprit parle au cœur des hommes. Le Credo le rappelle à chaque grand-messe.

Le Saint-Esprit est Seigneur. Il donne la vie. Il a parlé par les prophètes.

Le Saint-Esprit est représenté par deux fois dans cette église sous la forme d'une colombe, sur le vitrail de l'Assomption et sur le vitrail du baptême de Jésus, qui éclairait les fonts baptismaux aujourd'hui supprimés. Il fond rapidement, directement, sur les êtres qu'il rejoint. Il est lui-même Dieu qui se donne aux hommes en un don immédiat, sans intermédiaire. Ce qu'il leur apporte c'est la *grâce sanctifiante* qui conforme leur âme à celle de la personne humaine du Christ, et la *grâce actuelle* par laquelle il peut, pourvu qu'ils ne s'y opposent pas, mouvoir tout leur être, corps et âme, en vue de réaliser le dessein divin.

Dieu se révèle aux hommes en venant habiter en eux.

Ils participent ainsi à la vie divine. Le christianisme est ainsi la religion de Dieu présent en l'homme.

Mais le christianisme est aussi la religion de Dieu créateur qui transcende sa créature. En 1870, le concile Vatican Ier l'avait rappelé dans sa constitution sur la foi, qui a été respectée scrupuleusement dans le programme iconographique de l'église de Verrières.

> *La sainte Église catholique, apostolique, romaine croit et confesse qu'il y a un Dieu vrai et vivant, Créateur et Seigneur du ciel et de la terre, tout-puissant, éternel, immense, incompréhensible, infini en intelligence et en volonté et en toute perfection; qui, étant une puissance spirituelle unique, absolument simple et immuable, doit être prêché comme réellement et par essence distinct du monde, très heureux en soi et de soi,et indiciblement élevé au dessus de tout ce qui est et peut se concevoir en dehors de lui.*

Dieu Incréé est une réalité inaccessible aux hommes créés.

Les hommes sont ainsi amenés à concevoir un seul et même Dieu de deux façons, *Dieu-qui-se-révèle* et *Dieu-inaccessible*. C'est toujours Dieu-qui-se-révèle qui est représenté dans l'art religieux. Il est impossible de faire autrement, puisqu'on ne connaît rien d'autre ! Et, si l'on reste respectueux de la révélation fournie par Dieu lui-même, il n'y a pas à craindre d'être hérétique ou blasphématoire.

Ce même concile Vatican Ier avait rappelé l'enseignement de Église sur la Révélation :

Dieu, principe et fin de toutes choses, peut être connu avec certitude
par la raison humaine à partir des choses créées.

Pour affirmer cela, les pères du concile s'étaient appuyés sur une phrase de saint Paul :

Depuis la création du monde, ce qui est invisible se laisse voir à l'intelligence
à travers ses œuvres, son éternelle puissance et sa divinité.

(lettre aux Romains 1, 20)

On peut s'étonner que cela soit possible. En fait la raison humaine ne s'appuie pas sur rien. Elle reconnaît au moins un attribut de Dieu Incréé, sans lequel le monde ne serait que du chaos.

Dieu est parfaitement cohérent avec lui-même

Les créatures appellent cette cohérence de la *fidélité*. Dieu a le même comportement en tous lieux et en tous temps. Puisqu'on constate sa miséricorde, c'est qu'il est miséricordieux en lui-même. Puisqu'il crée le monde, c'est qu'il est créateur en lui-même. Cette façon de raisonner est beaucoup plus répandue qu'on ne le croit. Elle sous-tend tout le livre des psaumes. Voici la prière d'un poète chrétien du XIXème siècle :

Je te vois en tous lieux conserver et produire :
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.

Alphonse de Lamartine Méditations (1820) La prière, 89-90

À l'église de Verrières le Buisson, Claudius Lavergne a placé le Père céleste au dessus du vitrail de l'assomption de la Vierge Marie. Dieu la regarde monter vers lui et ouvre les bras pour l'accueillir.

À l'église de la paroisse Saint-André de l'Europe à Paris, le Père céleste se trouve au dessus d'une très grande verrière, consacrée aux apparitions de la Vierge Marie à Lourdes. Dans ce médaillon, dû aussi à Claudius Lavergne, Dieu bénit l'Immaculée Conception.

À titre de comparaison, voici un médaillon de l'église de Châtillon sur Loire (Loiret) qui est daté de 1885 et porte la signature de Auguste François Perrodin (1834-1887). Il fait partie d'un ensemble de cinq vitraux qui retracent l'histoire de la révélation : Dieu est le Tout-puissant, entouré des quatre vivants de l'apocalypse.

Remarquons, du point de vue stylistique, que ce médaillon comporte cinq lobes et non pas six comme dans le style gothique.

La démarche artistique de Claude Lavergne consiste, nous le savons, à attirer le regard du fidèle qui contemple son œuvre. S'il représente Dieu comme un père de famille, c'est parce que c'est Jésus qui a demandé qu'on le prie ainsi :

Notre Père qui êtes aux cieux [. . .] que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Jésus a rappelé, notamment dans ces deux passages d'évangile, que Dieu est bon envers tous :

Regardez les oiseaux du ciel ;, ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'amassent rien dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ?

(Matthieu 6:26)

Quel est parmi vous le père qui donnera une pierre à son fils, s'il lui demande du pain? Ou, s'il demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent au lieu d'un poisson? Ou, s'il demande un œuf, lui donnera-t-il un scorpion? Si donc, méchants comme vous l'êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison le Père céleste donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent. (Luc 11, 11 13)

Le concile Vatican Ier a rappelé que Dieu tient compte de la liberté des hommes.

Dieu garde et gouverne par sa Providence l'ensemble de ce qu'il a créé, atteignant avec force d'un bout du monde à l'autre et disposant tout avec douceur. En effet, toutes choses sont à nu et à découvert devant ses yeux, y compris celles que l'action libre des créatures produira. (Vatican Ier)

La représentation de Dieu comme un père de famille
est un rappel de la Providence divine.

Le troisième médaillon présenté ici domine un ensemble de cinq vitraux réalisés en 1893, riches en correspondances entre l'alliance que Dieu propose aux hommes et l'institution des sacrements par Jésus. L'ensemble, qui est une œuvre collective, exprime la dimension cosmique du mystère de la Rédemption. Les artistes ont cherché à exprimer l'émotion que doivent ressentir les chrétiens qui méditent un tel acte divin. Ils ont composé des scènes réalistes dans lesquelles chaque personnage est dépeint avec sa propre participation au mystère. Ils ont représenté le mouvement de la grâce qui descend sur la terre par des anges, messagers de Dieu vers les hommes. Ils ont surmonté le tout d'un Dieu impressionnant, bien assis sur son trône. Mais regardons bien le médaillon. Dieu n'est ni impassible, ni courroucé ; il n'est pas figé dans la gloire dont il est l'objet. Il a le doux visage d'un père de famille, et ses mains sont écartées en signe de bénédiction, largement écartées car ce qu'il bénit c'est l'ensemble de la verrière, l'ensemble de la création rachetée du péché.

Ce médaillon illustre un passage du livre de l'Apocalypse. Dieu s'est révélé ainsi à saint Jean.

Aussitôt je fus saisi par l'Esprit. Et voici qu'il y avait un trône dans le ciel, et sur ce trône quelqu'un était assis. [. . .] Les êtres vivants rendaient gloire, honneur et actions de grâces à celui qui est assis sur le trône, à celui qui vit aux siècles des siècles. [. . .] « Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance; car tu as créé toutes choses, et c'est par ta volonté qu'elles existent et qu'elles ont été créées ».

(Apocalypse 4, 2..9..11)

Dans notre église, le vitrail de l'Assomption rappelle un point de l'espérance chrétienne : Les fidèles espèrent acquérir un jour la vision béatifique dont la Vierge Marie bénéficie déjà. Pour conclure cette note, retournons à Rome ; nous y trouverons une grande mosaïque du Christ pantocrator, le Maître de l'univers ; c'est lui qui est l'objet de la vision béatifique. Sur le livre ouvert qu'il tient en main est écrite la Parole qu'il adresse à tous les hommes qui ne l'auront pas rejeté. Découvrons cette phrase sur la page suivante.

Le Christ, Roi de l'univers nous accueille en son royaume.

Pierre Paul Curvale
Verrières le Buisson, le 20 mars 2012

mosaïque de la basilique Saint Paul hors les murs
Évangile selon saint Matthieu 25,34
version latine autre que la Vulgate

V E N I	P E R
T E : B E	C I P I
N E D I C	T E : R E
T I : P A	G N V M
T R I S	Q . V . P
M E I	A . O . M

VENITE BENEDICTI PATRIS MEI
PERCIPITE REGNVM
QVOD VOBIS PARATVM EST
PROTINVS AB ORIGINE MVNDI

Venez les bénis de mon Père !
Recevez le royaume
qui est préparé pour vous
depuis l'origine du monde !

ANNEXES

documents consultés

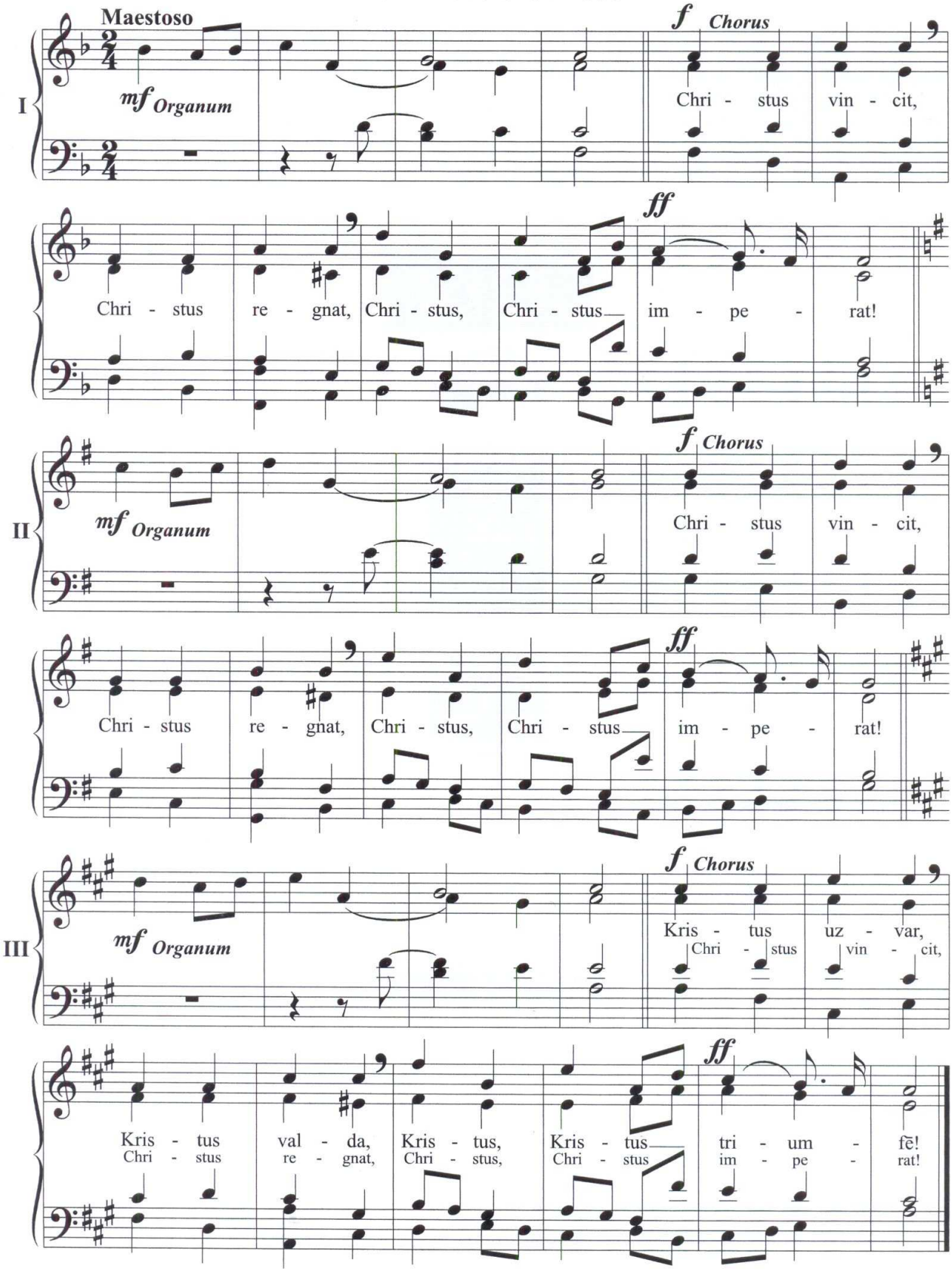
Henri-Dominique Lacordaire
Correspondance, tome II, 1840-1846
Academic Press Fribourg
Éditions du Cerf, Paris 2007

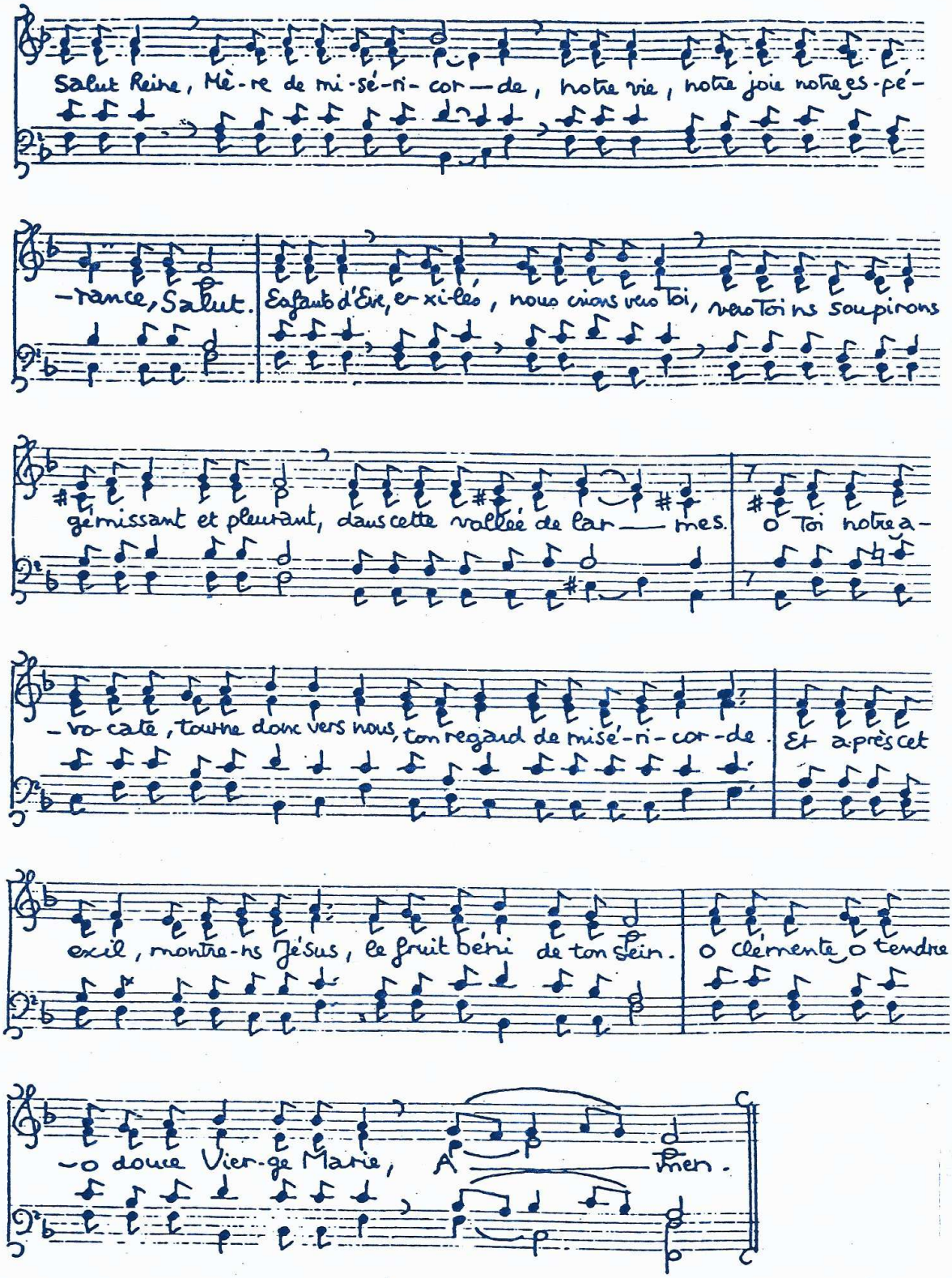
1 lettre du 1er mars 1840 à Mme Swetchine
2 lettre du 21 avril 1840 à Montalembert
3 lettre du 28 avril 1840 à Mme NN
4 lettre du 30 avril 1840 à Mme Swetchine
5 lettre du 13 mai 1840 à Mme Swetchine
6 entre autres : lettre de Mme Swetchine au Père Lacordaire 19 août 1840
7 lettre du 16 novembre 1840 à Claudius Lavergne
8 la lettre 41-154 de l'été 1841, qui n'a pas été consultée, apporte peut-être des renseignements sur l'état d'esprit de Claudius Lavergne à cette époque.

Henri-Dominique Lacordaire
Qui est Jésus-Christ ?
Éditions Artège, 66000 Perpignan France, octobre 2010

9 page 39
10 pages 61-63
11 page 64
12 page 84
13 page 87
14 page 88
15 page 89
16 page 91

Christus vincit



XX ème siècle

Salve Regina